L'UNION

Publié par L'Union Printing Ltd.
Bureau 10256-105e rue—Tél. 5907



5c le numéro "BIEN FAIRE ET LAISSER DIRE" 5c le numéro

Journal indépendant paraissant le jeudi de chaque semaine. EDMONTON, ALBERTA LE JEUDI 3 FÉVRIER, 1927 Dixième année, nº 15

RÉPONSE AU R. P. KENNEDY

Mon révérend Père

La semaine dernière vous m'avez envoyé, en anglais, une lettre dont voici la traduction:

St. Joseph's Seminary,
9948 110ème rue—Edmonton, Alta.

Rédacteur, 21 janvier, 1927.
L'Union.

Monsieur,

L'adresse du Père Hétu est maintenant St. Paul de Metis (*sic*). Ayez l'obligeance de ne plus envoyer ici d'exemplaire de votre journal, car il pourrait tomber dans les mains des séminaristes qui seraient scandalisés par votre maladie chronique d'attaquer l'autorité ecclésiastique.

En Jésus-Christ et Marie Immaculée
B. J. KENNEDY, O.M.I.

* * *

Pourquoi, mon révérend Père, cette lettre, et adressée à moi? **La première phrase suffisait**, adressée au gérant de **L'Union**, pour vous débarrasser du journal qui est envoyé au R. P. Hétu. Soit dit en passant, le R. P. Hétu n'est pas l'unique membre du clergé qui soit fidèle abonné de **L'Union**. Il se trouve en compagnie non seulement de beaucoup d'autres prêtres mais même d'évêques et d'archevêques.

Pourquoi donc cette lettre et adressée à moi? Pourquoi ce terme médical: "chronic attacks"?

Je ne doute pas, mon révérend Père, que vous ayez cru que c'était pour vous un devoir de conscience, comme Supérieur du Grand Séminaire d'Edmonton, de m'envoyer à la face ce soufflet,—que je juge immérité.

Un homme instruit comme vous l'êtes doit savoir que ce n'est pas le rédacteur d'un journal qui s'occupe des adresses des abonnés et de l'expédition. Donc, si vous avez estimé qu'une lettre adressée au gérant n'était pas suffisante, c'est parce que cette question de changement d'adresse ne vous était apparemment qu'une occasion favorable de me dire, à moi, ce que vous pensiez de **L'Union**, et de moi.

Je ne vous ferai pas, mon R. Père, l'injure de douter de votre bonne foi. A vos yeux, je suis un malade, (comme beaucoup sans doute de mes compatriotes,) qui a la dangereuse manie d'attaquer l'autorité ecclésiastique. Vous jugez que le meilleur traitement est de me le dire aussi poliment que le requiert votre dignité, mais de cinglante façon.

J'eusse préféré, mon R. Père, entendre tomber de vos lèvres des paroles plus miséricordieuses. Mais vous jugez, évidemment, que je suis un pécheur endurci et qu'employer auprès de moi l'amour et la charité serait peine perdue. Ubi caritas et amor Deus ibi est, dit cependant l'Eglise. Un soufflet vous a semblé plus utile. Soit. Je ne puis, ni ne veux vous le rendre. Votre dignité vous protège et ma conscience de catholique me le défend.

Ma conscience. Car, quoi que vous en pensiez, j'en ai une. Et, mon R. Père, j'aimerais que vous puissiez comprendre que chez moi, chez nous, canadiens-français, ce n'est pas la tête qui est malade, c'est le coeur.

Ne devinerez-vous donc jamais que c'est avec une immense tristesse, et non de gaieté de coeur, que nous avons accepté la bataille?

Dans un jeu de mots, d'une ironie assez spirituelle, vous me dites que je suis pris d'attaques chroniques contre l'autorité ecclésiastique. Ne pouvez-vous donc voir combien notre coeur saigne, à nous, canadiens-français, en menant cette triste campagne de **défense** pour tout ce que nous avons de plus cher?

Croyez-vous donc que nous n'avons pas prié, que nous ne prions pas chaque jour, pour que cessent ces luttes fratricides?

Je sais bien, mon R. Père, que vous êtes de ceux qui estiment que, du moment qu'une autorité ecclésiastique travaille à détruire ce qu'il y a de français dans l'âme catholique de nos enfants, nous n'avons, nous parents laïques, pas d'autre droit que celui du silence. **Mais vous n'êtes pas père, père français, d'enfants français.** Vous n'êtes pas fils de cette race qui est canadienne depuis deux fois plus longtemps que la vôtre, et où mes enfants et moi sommes identifiés.

Néanmoins, je veux le croire, vous êtes de bonne foi.

Mais alors, mon R. Père, je ne m'explique pas comment vous pouvez dire que je suis sujet à des attaques chroniques contre l'autorité ecclésiastique? Encore une fois, je ne crois pas avoir mérité cette ironique insulte.

J'avoue avoir attaqué, dans quelques-uns de mes articles de fond, le **Western Catholic**. Mais me soutiendrez-vous que ce journal, dans toutes ses parties, est et a toujours été "autorité ecclésiastique" et catholique? Hors de cela, mon R. Père, je ne crois pas avoir attaqué d'autorité religieuse, du moins catholique.

Cependant, vous m'en accusez. Je n'ai pas la prétention d'être infaillible, et il est possible que, sans m'en douter, je sois coupable.

Mais, du moins, ne pouvez-vous être assez bon pour préciser l'accusation et me montrer clairement mon péché?

Je fais appel, mon R. Père, à la justice et la droiture de votre âme de prêtre, pour que vous me citiez celui ou ceux de mes articles, **et le texte**, où j'ai, dites-vous, **attaqué** l'autorité ecclésiastique.

Humblement, j'attendrai la réponse à cette question.

Georges BUGNET.

POUR L'A. C. F. A.

SOIRÉE A L'IMMACULÉE CONCEPTION

Dimanche, 6 février, à 8 heures du soir

Afin de montrer que les Canadiens savent apprécier le beau travail de l'A.C.F.A. et aussi pour lui donner l'aide financière dont elle a besoin, la paroisse de l'Immaculée Conception, par son Cercle local organise une soirée dont le dévouement de tous saura faire un vrai succès.

Entrée gratuite

Nous croyons savoir qu'un **R. Père Jésuite** y prendra la parole. **M. A. Lefort** y donnera l'un de ses magnifiques discours.

Le plaisir y aura sa part. On nous promet au programme un beau répertoire de l'**Orchestre Martin**, une séance récréative par les **élèves du Couvent de l'Assomption**. De plus, les superbes voix de **M. le Dr et Madame Boissonneault** y mettront leur note artistique.

Une collecte y sera faite en faveur de l'A.C.F.A. Venez tous, et récréez-vous, tout en faisant une bonne oeuvre qui est aussi un profit pour vous, et pour tous.

Colonne de l'A.C.F.A.

Secrétariat général
9341—107A ave, Edmonton
Téléphone 5642

NOS CERCLES

En divers endroits s'organisent des fêtes ou représentations dans le but de prélever des fonds pour subvenir aux dépenses encourues pour le maintien du bureau central.

Nous demandons à tous nos Cercles d'organiser quelque chose pour aider l'Association à continuer l'oeuvre commencée et qui mérite votre support, puisque c'est à tous nos groupes qu'en reviennent les bénéfices. L'ouvrage déjà accompli et les avantages qui en sont résultés, sont une preuve suffisante pour vous convaincre que l'A.C.F.A. est une institution dont vous ne pouvez vous passer si vous voulez une organisation bien outillée, pour surveiller vos intérêts dans la conservation de nos traditions et la pleine jouissance de tous nos droits. L'oeuvre commencée demande à être continuée à cause de son importance et il serait désastreux, si, faute de cohésion et d'un peu de dévouement que nous vous demandons, nous ne puissions faire de l'A.C.F.A. le centre de toutes nos activités nationales, s'occupant de toutes choses d'intérêt général et local avec la coopération de toutes nos paroisses qui doivent par la composition de notre Exécutif avoir le plus d'intérêt dans la direction de nos activités.

C'est une Association dans laquelle chaque membre devrait fournir sa part de collaboration active, pour le bien de sa paroisse et de tout le groupe de Canadiens-Français de notre belle province.

Que les Cercles s'entraident en se mettant tous à l'oeuvre commune; l'aide des grosses paroisses est nécessaire ainsi que celle des moins considérables.

Un de nos braves curés terminait une allocution, récemment, par ces bonnes paroles pleines de sens: "Les Canadiens-Français en Alberta ne survivront qu'autant que l'A.C.F.A. vivra." Je vous laisse à méditer ces paroles et vous en conclurez qu'il a raison.

Préparez-vous, faites votre part et publiez chaque semaine dans **L'Union** un compte-rendu des activités surtout canadiennes de votre paroisse.

J. A. RIOUX,
Secrétaire-Général.

GRAND BANQUET

Dimanche, 13 février, à 6 heures et demie au château Macdonald

offert à M. Alex Lefort et sa famille, à l'occasion de leur prochain départ pour Montréal.

Tous les canadiens qui tiennent à prendre part à cet événement sont priés de s'adresser immédiatement au secrétaire du comité d'organisation, M. J. W. Pigeon, 10322 avenue Jasper, téléph. 2718. Il est urgent d'avoir la liste de ceux qui désirent s'associer à ce témoignage d'estime pour un homme aussi universellement connu et estimé dans toute la province que l'est ce modèle de canadien-français, M. A. Lefort.

Nous sommes à peu près assurés qu'il y aura, comme délégués à ce banquet d'éminentes personnalités représentant: le Clergé, la Province, la Ville d'Edmonton, l'Université, l'A.C.F.A., le Cercle Jeanne D'Arc, les Chevaliers de Colomb, les Bonnes Amies, les Jeunes Canadiens, etc., et même des délégués d'autres provinces.

Nombreux aussi seront les délégués de la campagne, surtout parmi les membres de l'A.C.F.A. Car tous tiennent à donner à cette soirée un caractère national et montrer la solidarité de nos forces.

Le prix du billet a été fixé à $1.50.

Comme l'on compte sur 300 couverts et que les billets s'écoulent vite, procurez-vous le vôtre au plus tôt si vous voulez éviter un désappointement.

NOUVELLES DE PARTOUT

MARX AUSSI A ÉCHOUÉ

Berlin.—Les négociations entamées par le chancelier Marx pour la formation d'un cabinet des partis moyens n'ont pas abouti. Il en a fait part au président Hindenburg.

Le président a ajourné sa décision touchant les mesures à prendre pour mettre fin à la crise ministérielle.

Le Dr Marx a conféré de nouveau avec le président du parti populiste qui réclame une coalition de droite. C'est à la suite de cette conférence, où la formation d'un cabinet issu des partis moyens s'avéra impossible, que le Dr Marx s'est présenté chez le président. Le cabinet Marx démissionna en décembre dernier, mais resta en fonctions durant les vacances du jour de l'an à la demande du président Hindenburg.

$400,000 DE RADIUM POUR LE ROI DE ROUMANIE

Bucharest.—Une quantité de radium évaluée à 80,000,000 de leis (environ $400,000) a été empruntée de la Belgique et va être employée à soigner le roi Ferdinand.

Le roi qui a déjà subi deux opérations chirurgicales préliminaires pour une affection des intestins, a vu son état s'améliorer suffisamment pour permettre l'emploi de mesures radicales. Les nombreux médecins que le soit rites respectifs des rayons Roentgen et du radium, se sont prononcés en faveur de ce dernier.

LES SAUVAGES SONT CHEZ EUX AUX ÉTATS-UNIS

Philadelphie. — Déclarant que les Etats-Unis étaient le pays des Indiens tout aussi bien que des Américains, et qu'il serait fort surpris que la loi sur l'immigration affectât les Aborigènes, le juge Dickinson, siégeant aux cours de districts, a ajourné sa décision dans l'appel de l'Iroquois Paul Diabo plaidant contre l'immigration qui veut le déporter au Canada, d'où il venait.

DOUBLE CONFLIT MEXICAIN

Washington.—Bien que le secrétaire d'Etat Kellogg ait annoncé qu'il avait considéré l'application du principe d'arbitrage à la controverse mexicaine, on a laissé entendre nettement au département du secrétaire d'Etat que rien dans ce sens n'avait été inauguré par le gouvernement de Washington.

Rien n'indique encore qu'une offre d'arbitrage ait été reçue du président Calles, du Mexique.

100 VICTIMES DE LA GRIPPE PAR JOUR!

Madrid.—L'influenza a fait de rapides progrès dans les villes européennes et l'on rapporte qu'il mourait environ 100 personnes par jour à Madrid. A Bilbao, Espagne, on a fermé un certain nombre de théâtres.

NOS PIRES ENNEMIS

TRIBUNE LIBRE

Le défaitisme

Je n'ai pas tout dit sur l'espionnage; car ce sont de courts articles que je soumets aux lecteurs de L'Union, et non pas des traités épuisant la matière. Passons au "Défaitisme."

"Défaire et défaite" sont de vieux mots. Mais défaitisme a surgi de la guerre; du moins, je ne l'avais jamais entendu avant.

Le défaitisme n'est pas une simple politique de bras croisés, sous l'influence de laquelle le sujet reste apathique et inerte,—quoi qu'il arrive. Cousu d'indolence, l'homme aux bras croisés ne se donne pas la peine d'un effort pour atteindre un but, surmonter un obstacle, emporter le morceau, sauver une situation. Il s'arrondit dans le "dolce far niente," comme l'avare se délecte dans son or et l'impudique se vautre dans sa fange. Ne lui prêchez pas de croisade: il n'a ni dévouement ni idéalisme. En égoïsme, son genre est la paresse. Ce n'est pas un soldat, mais un membre inerte conlequel devra se buter l'effort organisateur. S'il parle français et déshonore un nom canadien, vous aurez moult difficulté à tracer sa généalogie, car ce n'est pas d'une chair si flasque qu'étaient bâtis les gars du Québec au temps où se moulait notre race.

* * *

Le défaitiste est cependant bien pire. C'est un désappointé, déconcerté, découragé. Je ne vous parle plus du fainéant aux bras croisés, mais de l'homme aux bras tombants. Il ne livre plus bataille, ne se défend même pas: il a perdu tout espoir. Ce malheureux n'a pas non plus l'audace du désespéré qui, comme le fauve devant le traqueur, risque le tout pour le tout, fond sur l'agresseur, persuadé que c'est là la seule et faible chance de salut, mais veut mourir en vaillant. Cette tactique a fait triompher mainte cause apparemment perdue. Telle n'est pas celle du défaitiste.

Le défaitiste n'est pas qu'inutile comme le fainéant, dangereux comme l'épeuré; il est absolument nuisible. Son nom le dit, c'est l'apôtre de la défaite. Parce que l'opposition l'entoure (qui peut en être exempt!) son imagination devient le repaire de fantômes épouvantables: il ne voit que déroute, malheurs et catastrophes. Et, se faisant prophète, le voilà qui parcourt nos rangs au son de sa lugubre complainte: "Nous sommes battus, l'armée est anéantie, pas d'espoir: rendons-nous, soumettons-nous sans condition; ce sera la honte et l'esclavage, mais nos yeux ne verrons plus les horreurs de la guerre." Ainsi parle-t-il; sa voix frappe une oreille puis une autre, se répercute d'une bouche à l'autre. "Peut-être a-t-il raison", commente le faible. "Lâchons les armes," reprend le poltron. Et la propagande défaitiste va son chemin, fait son ravage.

* * *

Pour continuer la comparaison dont je me suis servi au début de ces articles, je veux réveiller un autre souvenir de guerre.

Les soldats nous ont souvent raconté que pour démoraliser leurs ennemis, les aviateurs allemands laissaient périodiquement tomber sur les tranchées des nôtres des feuilles décrivant notre situation militaire comme très lamentable. Que pouvait, en effet, savoir de la situation générale un pauvre petit poilu confiné dans un secteur de deux ou trois milles? Et la missive allemande terminait invariablement par quelque chose de ce genre: Nous sommes victorieux: A quoi bon continuer une guerre sanglante et inutile pour vous? Posez les armes, mieux vaut vous rendre tout de suite." Et les alliés de répondre du tic au tac. Eux aussi dépêchaient sur les lignes allemandes une flottille aérienne chargée d'un faux message. Mais personne ne se laissa jamais prendre à ce jeu: c'est un truc de guerre déjà trop connu.

* * *

Je dois ici m'abstenir d'entrer dans les détails de notre propre histoire canadienne, mais vous savez tous, bons lecteurs, que dès l'origine de la colonie nous avons eu à souffrir du défaitisme. Il fit péricliter notre pays sous l'ancien régime, en empêcha le développement et nous laissa la proie de l'Anglais: ce fut la politique des "quelques arpents de neige" du faux prophète Voltaire. Que de fois depuis, le défaitisme nous aurait fait perdre notre identité ethnique si nous n'avions pas eu de valeureux patriotes, des hommes au coeur noble, pour contrecarrer son influence! Le défaitiste nous venait de l'étranger, de chez le conquérant, quelquefois il naissait parmi nous.

MOI

(A suivre)

EN CHINE

Londres.—Rien ne sera négligé pour la défense des nationaux et des intérêts britanniques en Chine. Telle a été la décision prise par le conseil de cabinet; cependant sir Austen Chamberlain est toujours partisan de la modération et du désir de négocier avec les représentants de la Chine.

La situation chinoise a été discutée pendant près de trois heures par le cabinet en présence des trois chefs des services de la défense nationale.

LA SITUATION NE S'AMÉLIORE PAS A SHANGHAI

Pékin.—On mande de Shanghai que la situation dans ce grand port de mer habité par 40,000 étrangers empire constamment. Tous les domestiques chinois à l'emploi des résidants anglais, à l'exception de ceux du consulat d'Angleterre, sont en grève et les bureaux anglais sont fermés. Les Allemands de Shanghai portent un brassard indiquant leur nationalité pour éviter des sévices.

RUPTURE ENTRE LA TURQUIE ET LES ÉTATS-UNIS

Washington.—Par suite du rejet du traité de Lausanne par le Sénat des Etats-Unis il n'existera plus de relations officielles entre ce pays et la Turquie à partir du 20 février prochain. Le vote au Sénat a été de 50 contre 34.

LE MAROC EN ARMES EST EN LABOURS

Rabat.—Au cours de la séance du Conseil du gouvernement, M. Steeg a prononcé un discours exposant le labeur accompli depuis un an par la France au Maroc.

"Le Maroc en armes, a-t-il dit, n'est plus qu'un Maroc en labours."

Après avoir rendu hommage au général Boichut, qui emporte avec lui l'affectueuse gratitude du Maroc. M. Steeg a traité la question budgétaire, la production agricole et minière.

"Les crédits, a ajouté le résident général pour les travaux hydrauliques inscrits au budget de 1927 atteindront 21,800,000 francs en augmentation de 9,500,000 francs sur 1926.

"En 1928 seront poussés les travaux commencés en 1927 pour le barrage de l'oued Nefis, destiné à transformer la région de Marrakech et à livrer à la culture 20,000 hectares.

"Depuis un an, nous avons ouvert 447 kilomètres de routes nouvelles. Les limites de la zone de sécurité seront étendues.

LA SITUATION EN CHINE

Pékin. — Tous les commentateurs étrangers au sujet de la situation chinoise semblent croire que les Nationalistes ou Cantonnais vont continuer leur progrès et obtiendront bientôt le contrôle de Shanghai et probablement de toute la Chine. Une pareille solution n'est pas absolument certaine.

Les maréchaux Sun Chuang-Fang et Hou Pei-Fou ont réussi à tenir tête aux forces du sud jusqu'à présent, tandis que le maréchal Chang Tso-Lin, dictateur de la Mandchourie, n'est pas encore entré dans la mêlée. Les experts militaires étrangers déclarent que Chang Tso-Lin possède la meilleure armée en Chine pour le nombre, les munitions, l'entraînement, l'équipement et l'organisation de l'état-major. C'est pourquoi, si une collision se produit, le général mandchou aura l'avantage, à moins que l'on ne puisse lui corrompre ses soldats.

Chang Tso-Lin possède la meilleure puissante alliance, récemment formée des grands chefs de guerre du nord.

LA RELIGION et ses MANIFESTATIONS — NOTRE LANGUE et ses EXPRESSIONS

ÉVANGILE

LE Ve DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

En ce temps-là, Jésus dit à la foule une parabole: Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment, et s'en alla. L'herbe ayant donc cru et produit son fruit, alors parut l'ivraie. Cependant les serviteurs du père de famille, s'approchant, lui demandèrent: Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Et il leur répondit: C'est un homme ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui demandèrent: Voulez-vous que nous allions l'arracher? Il répondit: Non, de peur qu'arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs: Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler; mais le froment, rassemblez-le dans mon grenier.

LE DÉLIT DE "CONTEMPLATION"

Les persécuteurs sont méchamment inventifs.

Le franc-maçon Calles et tous ses séides politiques font une guerre acharnée aux catholiques du Mexique. Ils ont monté contre eux une loi qui s'attaque à toutes les manifestations du culte.

Nous apprenons ainsi que des dames et demoiselles de San-Luis de Potosi se sont rendues, dernièrement, coupables du "délit de contemplation" parce qu'elles se trouvaient réunies dans une maison particulière...

Elles ont été maintenues en prison pendant deux jours et ont dû payer diverses amendes.

Comme beaucoup de Françaises du temps de la grande Révolution, les femmes mexicaines, par leur courage et leur fierté, affirment l'héroïsme de leur foi.

On cite ce trait d'une jeune fille de dix-huit ans.

Les troupes avaient reçu l'ordre de tirer sur un groupe de catholiques défendant leur Eglise. L'intrépide chrétienne se porte résolument au-devant des soldats en criant:

—Avant de tuer les autres, tuez-moi!

Le Saint-Père vient d'adresser à l'univers catholique une encyclique sur la constance des persécutés du Mexique.

Il fait le plus grand éloge des femmes et des vierges chrétiennes.

Quel réconfort pour ces vaillantes que cette louange, écho de celle du Christ!

L'OUTIL QUI FAIT LES HOMMES

Autrefois on faisait des hommes. C'est un métier divin qui s'en va. Les parents ne savent plus manier l'outil qui virilise. Jadis, ils ne répétaient ni leurs ordres ni leurs défenses. Ils pesaient leurs paroles, savaient patienter; mais il fallait obéir. Il y avait une sanction.

Le dernier des petits Canadiens était aussi royalement fessé que le petit Louis XIV.

On fessait avec l'outil qui fait les hommes.

Voyez vous-mêmes comment on élevait les enfants.

C'est en juillet. Tout le monde travaille aux foins. La grand mère garde la maison. Alexandre porte le goûter des travailleurs et des travailleuses.

"Surtout, lui dit grand'mère, je te défends d'exciter Fido."

Si encore la chatte n'avait pas été là. Mais le diable a voulu qu'elle vint frôler Alexandre.

Dieu! que l'homme est faible en face des tentations, surtout quand il est dans l'occasion prochaine.

Vif comme l'éclair, Alexandre a déposé son panier, saisi Minette et: Sus! sus! sus!... Miaou, miaou, miaou.

C'est la fête qui commence. Ça hurle, ça jappe, ça miaule, ça rage. Griffes, et crocs voudraient faire leurs marques. C'est le plaisir enivrant, ravissant, électrisant. Alléluia!!! Voyez les yeux, les trois paires d'yeux; Alexandre rayonne de satisfaction, Fido et Minette ont l'amour passionné de chien et de chat. Quels gestes éloquents! Comme chacun voudrait porter un coup avec son arme effilée. Mais Alexandre surveille les crocs et les griffes. Il laisse Minette suspendre sa terrible menace au-dessus de Fido. Il jouit de tous ses yeux, de tout son coeur, de tous ses huit ans.

Tout à son champ de bataille, il n'a pas vu **l'outil qui fait les hommes** et qui s'en vient dans la solide main de sa grand'mère.

"Tiens, mon petit désobéissant. Est-ce ainsi qu'on obéit..."

La vraie joie n'est pas de ce monde.

Oh! les bras d'autrefois, on ne les voyait pas jusqu'à l'épaule, mais ils étaient vigoureux et savaient faire des hommes.

CHEVEUX COURTS ET JUPES COURTES

Les cheveux courts, crêpelés, ondulés ou frisés, font très bien aux fillettes, aux jeunes filles et même aux jeunes femmes mignonnes et délicates. Ces fraîches figures auréolées de boucles, blondes ou brunes, sont gracieuses au possible, car cette coiffure embellit la laideur elle-même.

Mais il y a loin, de cette coiffure élégante et jeune aux cheveux coupés, par derrière, en queue de poule et de chaque côté de la tête, en oreilles de chien... Mais c'est la mode et malgré le ridicule de cette coiffure, anormale, on trouve cela du dernier chic... Le nom vaut la chose.

L'autre jour je voyais passer un échantillon de ces esclaves de la mode, très grande, mince, avec de longs pieds, de longues jambes que la jupe, aux genoux ne cachaient pas, avec un décolletage outré et sa tête à la "garçonne" elle rappelait si bien le "Héron" de "La Fontaine" que je dis à mon petit fils: Regarde ta fable qui passe.

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où le Héron au long bec, emmanché d'un long cou... C'était si bien cela que nous nous mîmes à rire comme des fous.

Une dame qui tient un salon de coiffure m'en a conté une bonne:

Une vieille femme, 70 ans, très laide, portant d'un brandy-nose, des mieux conditionné, se présente chez la coiffeuse avec sa fille et demande une coupe de cheveux. Pendant l'opération, la vieille se montre très inquiète du résultat ... Enfin tout est terminé et la fille dit: "Maman, j'sé pas c'que poupa va dire, hé!!" Pour moi, je pense que le bonhomme a du en faire une maladie...

Vous riez, vous dites que j'exagère... Pas du tout... C'est vécu...

La mode est tyrannique, ridicule; il faut s'y soumettre.

On porte des robes, hautes du bas et basses du haut, qui laissent à découvert un cou aux nerfs tendus, des épaules osseuses et, bien souvent une peau tannée que l'on badigeonne à grands renforts de crème, de poudre, que sais-je... Les tables de toilette de nos élégantes ressemblent à des vitrines de pharmacien. C'est ridicule, c'est coûteux, mais c'est la mode... On exhibe de grosses jambes style "stove-pipe", d'autres qui rappellent le manche à balais; on habille le milieu du corps de fourrures, on pose sur cet édifice un chapeau-casserole, de sorte que la personne à l'air d'un énorme cône monté sur des échasses ou des saucisses. C'est à pouffer de rire, mais c'est la mode.

Nos jeunes filles fument la cigarette, entrent dans le salons de barbiers, sans être accompagnées et connaissent à fond les secrets du "flirt". Il y a de nombreuses exceptions, Dieu merci; autrement, ce serait à désespérer de l'espèce humaine.

"La femme quand elle est ce qu'elle doit être, est une créature si sublime", a dit Chateaubriand.

Mères chrétiennes, soyez vigilantes. Dieu et la patrie ont les yeux sur vous. A vous incombe le devoir de former vos fils et vos filles qui continueront l'oeuvre de Dieu.

AZILIA.
(L'Étoile du Nord).

MGR ANDRÉ CASULO EST NOMMÉ DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE AU CANADA

Québec.—Un câblogramme reçu de Rome annonce la nomination de Mgr André Casulo, au poste de délégué apostolique du Canada et de Terreneuve, en remplacement de S. E. Mgr Pietro di Maria, nommé nonce apostolique en Suisse.

Le nouveau délégué naquit à Castelletto d'Orba en 1869 et sa carrière ecclésiastique est très brillante. Il fut créé chanoine de Florence, secrétaire de commission ecclésiastique, vicaire général du diocèse et en 1914, il fut évêque de Fabriano. Il fut plus tard délégué apostolique en Egypte.

Pourquoi la province de Québec ne doit pas se désintéresser des groupes de l'Ouest

Texte du discours prononcé par M. Raymond Denis au banquet du Château Frontenac lors du voyage de la "Survivance"

Après avoir remercié M. C.-J. Magnan qui, en sa qualité de président de la Saint-Jean-Baptiste, préside le banquet, M. Denis parle en ces termes:

Je demande pardon à mes amis de l'Ouest si ma voix ne semble pas très assurée. Cet accès de gêne va peut-être les surprendre, mais il m'est difficile de me sentir à l'aise, moi, pauvre petit fermier de l'Ouest, lorsque j'ai à ma droite un premier ministre qui porte un nom illustre et qui le porte bien, et à ma gauche, cette gloire de l'Eglise catholique et de la littérature canadienne qu'est Mgr Camille Roy, et devant moi, l'élite de la ville de Québec, cette capitale de la pensée française dans l'Amérique du Nord.

Mais il me semble, et j'en suis heureux, que je trouve à M. le premier ministre un visage plus ouvert que l'année passée, un sourire plus large, une physionomie plus assurée. Serait-ce le fait d'être assis entre deux fermiers de l'Ouest, fait qui involontairement peut-être lui rappelle qu'il n'y a pas longtemps un gouvernement pour lequel M. Taschereau a beaucoup de sympathie dut la vie à une entente cordiale de ces fermiers de l'Ouest avec la province de Québec? Non car je suppose que les idées de M. Taschereau sont loin, ce soir, de la politique et ce sourire plus large, cette physionomie plus gaie, nous les devons, j'en suis sûr au fait que la Survivance française dans l'Ouest, que nous étions venus vous démontrer l'année dernière, s'épanouit triomphante ce soir, dans ce banquet, et M. Taschereau en est heureux avec tout son coeur de patriote.

La survivance ne se discute plus

Cette survivance ne se discute plus, elle s'affirme, elle s'impose. Nous ne sommes pas venus pour vous en donner des preuves nouvelles, parce qu'elles sont inutiles et superflues. On ne discute pas un fait d'histoire: on l'accepte et on l'étudie. La survivance française dans l'Ouest appartient déjà à l'histoire, elle en constitue quelques-unes des plus belles pages.

Nous avons dû lutter seuls et sans appui. Parfois, devant la tempête, nous avons dû courber la tête, mais c'était pour nous retrouver debout et prêts à la lutte après chaque bourrasque. L'Eglise du Christ a eu, elle aussi, des persécuteurs; elle en est toujours sortie triomphante, comme la race française est toujours sortie plus forte, plus vigoureuse, plus unie de chacune des attaques qui l'ont assaillie.

Nous avons nos églises, nos écoles, nos journaux, nos organisations, notre clergé, nos chefs et le drapeau qui flotte sur nos clochers et couvre toutes nos paroisses n'en descendra plus.

Nos luttes sont vos luttes

Pour ma part, je ne vous parlerai donc pas de notre survivance, mais je voudrais vous faire comprendre que nos luttes sont vos luttes et que vous n'avez pas le droit de vous en désintéresser. Ce qui se passe dans l'Ouest intéresse directement la province de Québec, non seulement au point de vue national, mais aussi au point de vue économique. Il y a là-bas des problèmes qui intéressent peut-être l'avenir de la confédération et dont la solution peut avoir une répercussion tragique pour l'avenir de la province de Québec.

Là-bas, dans ces plaines de l'Ouest qui forment la plus riche partie de notre patrimoine au point de vue agricole; dans ces plaines de l'Ouest qui furent découvertes par nos explorateurs, fécondées par les sueurs et par le sang de nos missionnaires; dans ces plaines dont chaque colline, chaque ruisseau rappelle un nom français, un acte d'héroïsme des nôtres, on a jeté pêle-mêle des milliers d'individus venant de toutes les parties du monde et ils forment aujourd'hui un très fort pourcentage de la population totale. Ces gens-là sont de bons fermiers, j'en conviens, ils sont aussi de bons citoyens, mais on ne peut pas leur demander d'avoir un sentiment national ardemment développé. Ils sont venus ici pour faire de l'argent, conquérir une aisance qu'ils n'ont pas trouvée chez eux. Rien ne les attache à ce pays nouveau pour eux. Leur coeur est encore au pays natal, où ils ont laissé des parents, des amis, des connaissances—et ce titre de Canadiens si cher à ceux qui ont fait ce pays ce qu'il est, ne peut être qu'indifférent à des gens que ni le sang ni la langue, ni les moeurs n'attachent d'une façon quelconque à ce titre de Canadien.

Qu'arrivera-t-il le jour où il se trouvera quelqu'un pour montrer à ces populations que leur bien-être économique les entraîne infailliblement, non pas vers l'Est, mais vers le Sud, vers l'annexion aux Etats-Unis?

Le point de vue économique

Actuellement, le blé se vend de huit à dix sous plus cher sur le marché de Minneapolis que sur celui de Winnipeg, et cependant nous ne pouvons pas profiter de ce marché parce qu'il y a la frontière et les droits de douane imposés par le gouvernement américain. Mais s'il n'y avait pas de frontière... si nous étions Américains!...

Les animaux se vendent plusieurs sous la livre sur le marché de Chicago que sur celui de Toronto ou de Winnipeg, et cependant nous ne pouvons pas profiter des avantages que nous offre ce marché parce qu'il y a la frontière et les droits de douane qu'elle entraîne.

Si, au lieu de vendre, nous achetons, soit des machines agricoles, dont nous faisons un usage si considérable, soit des automobiles qui, à cause des distances, nous sont souvent nécessaires, soit des effets de première nécessité, comme des chaussures, nous payons tout plus cher qu'aux Etats-Unis, parce que, en entrant, ces objets sont frappés de droits de douane souvent considérables. Mais s'il n'y avait pas de frontières... s'il n'y avait pas de droits de douane!...

Remarquez bien que je ne fais pas de la politique. Nous sommes trop occupés dans l'Ouest et nous avons trop de questions qui dépassent de haut les limites ordinaires de la politique pour que nous nous abaissions à en faire. Je constate seulement des faits—et ceux-ci prouvent d'une façon indiscutable que nous payons cher dans l'Ouest le droit et la fierté d'être Canadiens.

Le problème national

Ce prix, nous, les Franco-Canadiens, nous sommes disposés à le payer parce que, par-dessus la question économique, il y a le problème national; par-dessus les droits de douane, il y a notre langue et nos écoles qui disparaîtraient dans le grand tout américain. Un gouverneur a pu dire jadis qu'au Canada, le dernier coup de fusil en faveur de la couronne britannique serait tiré par un Canadien-français; nous pouvons dire avec autant de vérité et de force que les Franco-Canadiens seront les derniers défenseurs de la Confédération dans l'Ouest canadien. Et c'est pourquoi il faut fortifier leur groupe, développer leur influence, non seulement dans l'intérêt de la race, mais encore dans l'intérêt du Dominion tout entier.

Certes, la question n'a pas été posée encore d'une façon ouverte, mais elle le sera un jour ou l'autre, c'est inéluctable, parce qu'il est un sentiment devant lequel l'humanité a toujours capitulé: c'est l'intérêt. Je souhaite que nos hommes d'Etat possèdent toute la clairvoyance nécessaire pour éviter ou ajourner ce danger. En attendant, j'ai salué la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson, ce n'est pas tant à cause des avantages économiques qu'il peut réaliser que parce que, en entraînant nos regards vers le Nord, il nous détache un peu du magnétisme qui nous attire vers le Sud.

Sans doute, ces problèmes économiques existent dans tous les pays du monde. En France, ce fut pendant très longtemps la question des bouilleurs de cru qui agita les esprits. En Allemagne, il y eut aussi, il y a quarante ans, des luttes très vives; mais toujours ces problèmes reçurent des solutions acceptables par les intéressés parce que, par-dessus les intérêts particuliers de chaque région, on fit passer l'intérêt supérieur du pays, parce qu'il y avait au fond du coeur des intéressés cet amour de la patrie qui rend acceptables des sacrifices qui, sans cela, paraîtraient trop lourds. C'est pourquoi il faut cultiver chez nous ce sentiment national, et lorsqu'il sera rendu à son plein épanouissement, on parlera un peu moins du Québec ou de l'Ontario, des provinces maritimes ou des provinces de l'Ouest, et un peu plus du Canada tout entier. Mais pour cela, il faut que dans l'Ouest on fortifie dans la mesure du possible ces groupes de Franco-Canadiens, dépositaires tout naturels de ce sentiment national et défenseurs du principe même de la Confédération.

Fausse politique d'immigration

Mais au lieu de cela, par une politique paradoxale d'immigration, on a fait tout ce qu'il fallait pour amoindrir cette influence et la

(Suite de la page 3)

REND HOMMAGE A LA LOYAUTÉ DES CANADIENS-FRANÇAIS

Toronto.—Parlant sur l'"Unité canadienne," le Révérend Robert Johnston, de St. Catherines, vice-chancelier de l'Université de Frontier College, a déclaré que c'est grâce à la loyauté des Canadiens-français si le Canada est encore aujourd'hui autonome et non pas une partie de la république américaine. C'est le refus du Canada de s'associer aux treize colonies américaines avec sa population de 70,000 Canadiens-Français contre 5,000 Anglo-Canadiens qui, ajoute-t-il, a conservé ce Dominion à l'Empire Britannique.

L'Union est votre journal: soutenez-le! Envoyez-nous votre abonnement et celui de votre ou vos amis.

POURQUOI LA PROVINCE DE QUÉBEC NE DOIT PAS SE DÉSINTÉRESSER DES GROUPES DE L'OUEST

(Suite de la page 2)

faire disparaître. Il y vingt ans, alors que ces prairies si fertiles s'offraient à qui voulait les prendre, on semble n'avoir rien fait pour diriger vers elles l'émigration du Québec qui, à pleins trains, se déversait vers les États-Unis, et dans l'Ouest, on donnait 160 acres de terre à un Doukhobor ou à un Mennonite étranger à un pays où rien ne l'attachait, comme on donnait également 160 acres, mais pas plus, à un Canadien de Québec dont la famille habitait le pays depuis trois siècles!

Aujourd'hui on fait mieux encore. Un Anglais des vieux pays, un Européen, paye beaucoup moins cher pour traverser les mers et venir s'installer dans l'Ouest qu'un Canadien partant de Québec pour se rendre à Régina ou Prince-Albert. Un Américain ne payera que $25. ou $30. pour se rendre de Montréal à Edmonton; mais un Canadien qui paye des taxes pour compenser les déficits du C.N.R., un Canadien dont la famille a contribué au développement et à la prospérité du pays devra payer trois fois plus pour le même parcours. Et le résultat, c'est que les familles du Québec qui, pour une raison quelconque, veulent ou doivent quitter la vieille province, partent à pleins chemins vers les Etats-Unis où le transport ne leur coûte presque rien, tandis que les étrangers s'emparent de l'Ouest et s'y enrichissent.

Cette double question de l'immigration et de l'émigration qui, en résumé, n'en fait qu'une, constitue le plus grave de tous nos problèmes actuels, et il intéresse la province de Québec autant que nous et d'une façon directe.

Quelqu'un me disait hier: Québec a vécu jusqu'à il y a cinquante ans sans les provinces de l'Ouest, qui alors ne comptaient pas, et il continuera à vivre sans elles si, un jour ou l'autre, mécontentes de l'Est elles se jettent dans les bras des Etats-Unis.

Le danger à conjurer

A mon avis, ce sentiment, trop général dans le Québec, est faux et dangereux, parce qu'il vous endort dans une fausse sécurité. Votre meilleure clientèle, à l'heure actuelle, est constituée par les provinces de l'Ouest. C'est le meilleur débouché pour vos produits, et ce débouché sera d'autant plus sûr qu'il y aura davantage de Franco-Canadiens. Partout ailleurs, pour exporter, vous vous heurtez vous-même aux droits de douane avec lesquels les autres pays protègent leur propre industrie. Dans l'Ouest, au contraire, vous avez un marché de deux millions d'habitants, marché qui ira toujours en augmentant et pour lequel vous n'avez pas de compétiteurs extérieurs parce que le gouvernement plein de sollicitude, vous garde ce marché en l'entourant à son tour de douane. C'est le fief des manufacturiers de l'Est. Mais du jour où nous serions Américains, ce fief vous échappe; les droits de douane seront contre vous. Ce serait la ruine de vos industries, de vos manufactures, de vos centres ouvriers, de vos villes, et pour sauver tout cela,, vous n'aurez plus qu'une ressource; vous jeter vous-mêmes dans les bras des Etats-Unis pour y suivre votre clientèle. C'est pourquoi je disais tout à l'heure que le sort des provinces de l'Ouest vous intéresse directement, parce que celui du Québec y est lié d'une façon indissoluble. Et c'est pourquoi aussi nous disons que ces luttes que nous livrons ne sont pas seulement les nôtres, mais celles de toute la race.

Même si ce danger de l'annexion était imaginaire, ou si nos hommes d'Etat, par un vision presque providentielle des mesures nécessaires, arrivaient à l'écarter, le développement de l'influence de nos groupes serait encore nécessaire, non pas cette fois à la Confédération, mais à la province de Québec.

Celle-ci est, dit-on, le pivot de la Confédération. Oui, sans doute, dans ce sens que le nombre de ses députés est immuable; mais que sera l'influence des députés du Québec dans un parlement qui comprendra 4 ou 500 députés? A chaque élection le nombre des députés augmente, pendant que celui des représentants du Québec reste stationnaire. Il est impossible de prévoir quelle sera, dans vingt-cinq ans la population des provinces de l'Ouest; mais ce que l'on sait, c'est que par la fertilité du sol et par l'immigration qui arrive de partout, ces provinces sont appelées à avoir une influence décisive sur l'avenir du pays. Et je répète encore: quelle sera l'influence du Québec isolé, dans une confédération comprenant neuf provinces dont quatre ou cinq auront une population égale à celle du Québec? Quelle sera l'influence des députés du Québec seuls, sans alliés, dans un parlement où ils seront noyés, dans une députation deux fois plus nombreuse qu'elle ne l'est à l'heure actuelle?

Les groupes franco-canadiens sont une sauvegarde

Dans le temps, il y avait la constitution garantie par la couronne britannique, constitution précieuse pour la province de Québec; mais le jour n'est pas loin où cette constitution dépendra tout entière du parlement fédéral d'Ottawa. Nous serons livrés alors, et la province de Québec avec, au droit du plus fort, c'est-à-dire au droit de la majorité.

C'est donc pour éviter cet isolement dangereux du Québec qu'il faut protéger, développer, fortifier les noyaux d'influence française qui se trouvent déjà dans les provinces de l'Ouest et y font du bon travail. Ces noyaux d'influence, par leur nombre, par les sympathies qu'ils sauront inspirer, par les alliances qu'ils sauront nouer, seront la sauvegarde de l'influence du Québec dans la Confédération.

Déjà ils ont rendu au Québec d'importants services que vous ignorez. Aux dernières élections douze ou quinze des députés de l'Ouest ont été élus, non pas par les votes des Canadiens-français, mais grâce à ces votes. Ces députés le savent et la province de Québec n'a pas de meilleurs amis qu'eux parce qu'ils se rendent compte qu'il y a dans leur comté des petits Québecs qui les surveillent et dont ils ont besoin. Je puis, si vous le voulez, vous citer deux faits concrets qui illustreront très bien ma théorie. Prenez, par exemple le cas de M. Stewart ministre de l'Intérieur élu dans Edmonton-Ouest avec 1,700 voix de majorité, alors qu'il y a dans son comté près de 2,000 votes canadiens dont il a eu la presque totalité. Que serait-il arrivé si les Canadiens-français avaient voté contre lui? Il aurait été battu comme bien d'autres. Ce sont des faits dont il faut se rappeler. Et maintenant, pourquoi ne pas mentionner notre premier ministre King, élu dans Prince-Albert avec 4,500 votes canadiens dont il eut la presque totalité? Un renversement de ces votes canadiens aurait entraîné une défaite pour le premier ministre, et nous pouvons dire que King, lui aussi, fut élu grâce au vote canadien-français.

C'est-à-dire que malgré notre petit nombre—puisque nous ne sommes que 140,000— nous jouissons déjà d'une influence morale dont le Québec bénéficie. Il s'agit, pour ce dernier, de décider entre deux possibilités, deux politiques: ou bien diriger vers l'Ouest, dans la mesure du possible, ceux qui partent ailleurs et développer ainsi l'influence de la race dans les provinces de l'Ouest, pour le plus grand avantage de de la Confédération et de la vieille province, ou bien se laisser isoler et lutter seule, dans les limites de son territoire, contre la population grandissante de toutes les autres provinces réunies.

Je sens, et j'en suis heureux, que le sentiment populaire s'éveille à ces graves problèmes; je sens dans le Québec une sympathie que nous n'y avons pas toujours trouvée, et, de partout on nous demande: Que pouvons-nous faire pour vous aider? Que voulez-vous de nous?

Ce que nous voulons?—Du capital humain! C'est par lui seulement que sera possible le geste sauveur.

Nous ne voulons pas dépeupler le Québec. Non, ce serait un crime national que nous ne commettrons point. Nous avons trop à coeur les intérêts de la race pour cela. Québec est et doit rester le château-fort de l'influence française et pour cela garder toutes ses forces. Mais chaque année des milliers des vôtres vous quittent —les statistiques sont là pour le prouver—et rien n'est fait, semble-t-il, pour arrêter ce mouvement vers les Etats-Unis et le diriger vers l'Ouest, où il serait si utile.

Si les Américains s'emparent de vos forêts ou de vos pouvoirs d'eau, dans toute la province retentissent des protestations indignées; et devant ces richesses humaines qui disparaissent, devant ce sang français qui goutte par goutte épuise la race, on semble organiser la conspiration du silence. Et cependant, parmi ceux qui partent, des milliers feraient de bons, d'excellents fermiers dans l'Ouest. Ils y trouveraient une aisance raisonnable, y élèveraient leurs familles en restant catholiques et Canadiens.

A DÉCOUPER — A DÉCLAMER

QUAND IL NEIGE

Quand il neige sur mon pays,
De gros flocons couvrent les branches,
Et les regards sont éblouis
Quand s'écroulent ces avalanches.
Et dans les champs ensevelis,
La terre reprend le grand somme
Qu'elle fait pour mieux nourrir l'homme.
Quand il neige sur mon pays.

Quand il neige sur mon pays,
On voit s'ébattre dans les rues
Les petits enfants réjouis
Par tant de splendeurs reparues.
Et ce sont des appels, des cris,
Des extases et des délires,
Des courses des jeux et des rires,
Quand il neige sur mon pays.

Quand il neige sur mon pays,
C'est que tout le ciel se disperse
Sur la montagne et les toits gris
Qu'il revêt de sa claire averse,
Ou qu'une avalanche de lis,
De sa pureté nous inonde…
C'est le plus beau pays du monde
Quand il neige sur mon pays.

Albert LOZEAU

CE QUE VOUS DEVEZ A VOS ENFANTS

Etiez-vous, au début de votre mariage, aussi riches que vous l'êtes maintenant? Non, n'est-ce pas: c'est par votre travail et l'épargne que vous en êtes arrivés là.

Vous avez peur maintenant de voir la situation de vos enfants inférieure à la vôtre, et vous trouvez digne et juste de chercher à leur conserver votre rang?

Prenez garde de vous méprendre sur ce que vous devez à ces enfants. Le plus détestable service que les parents puissent rendre à leurs enfants, c'est de les exempter, je ne dis pas de la loi, car la loi est supérieure à leurs volontés, mais de la nécessité du travail, sans lequel il n'y a ni âmes viriles ni peuples forts.

Qu'à soixante ans, après une vie de fatigue, votre idéal a vous soit la sécurité dans le repos, médiocre ou opulent, nul ne vous en fera grief. Mais à quinze ans, à vingt ans, à la veille d'affronter la lutte et les difficultés de la vie, ce n'est pas de repos que vos enfants ont besoin, c'est de l'énergie confiante qu'il faut; donnez-leur donc du respect, du courage, sinon même que leur devoir social est de songer à travailler avant que de songer à jouir et à se reposer.

Il ne faut pas, il n'est pas bon que lorsqu'ils sont jeunes, ils entrevoient la possibilité et conçoivent sourdement l'espérance de profiter sans effort, des épargnes qu'en mourant vous devez leur déposer en mains. Il faut qu'ils sentent l'aiguillon de la nécessité…

En agissant ainsi, vous paralysez les sources que la nature a déposées dans leur intelligence, dans leur volonté ou dans leurs bras; vous flattez leur vanité et leur inertie, vous favorisez ainsi les pires instincts de la bête humaine.

Card .MERCIER.

LA BÉATIFICATION D'UNE RELIGIEUSE CANADIENNE

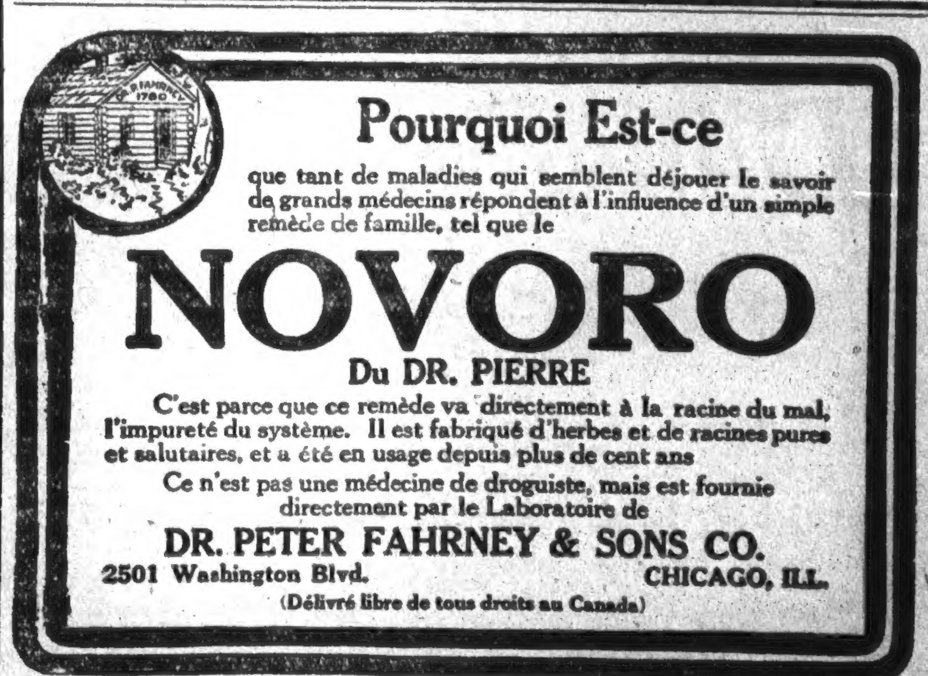
Québec.—Dans les églises du diocèse de Québec, on a lu, au prône, un mandement de S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, au sujet de la Rév. Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin, décédée en 1668, au couvent des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, à Québec.

Les autorités religieuses de Québec désirent introduire à Rome le procès de béatification de cette religieuse et Mgr l'Archevêque a ordonné, dans son dernier mandement, à tous les fidèles du diocèse, et sous peine de faute grave, d'aider à la recherche des écrits de cette religieuse.

Dans son mandement, Mgr Rouleau rappelle que Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin est née en Normandie, France, en 1632, qu'elle est venue en Canada en 1648 au couvent des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu. Il rappelle les vertus de cette religieuse et demande aux fidèles de prier pour le succès du procès de béatification qui sera introduit prochainement à Rome auprès de la Congrégation des Rites.

POUR 15 SOUS

New-York.—Une dispute au sujet de 15 sous dans une note de tailleur a abouti au meurtre de ce dernier. Un nommé Julius Lubekin estimait que le raccommodage de son pardessus ne devrait pas lui coûter plus de 85 sous. Abraham Damm, un tailleur de Brooklyn, s'en tenait au dollar. Ils discutèrent. A ce que raconte un policeman, qui suivait la discussion du poste de police faisant face, Lubekin, sortant soudain un poignard, en frappa le tailleur, qui mourut quelques minutes plus tard.



A NOS AMIS LECTEURS

La publication de **L'Union** n'est pas une affaire, c'est une œuvre dont nous avons souvent expliqué le but, qui est la cause canadienne-française en Alberta.

Soutenus par les encouragements de tous les vrais patriotes, nous avons fait notre possible, y consacrant une bonne partie de notre argent et de notre temps, afin que vive le journal qui, seul, est capable de lancer dans le grand public de la province, et jusque dans le Québec, jusqu'en Europe, jusqu'en Asie, les voix canadiennes-françaises de l'Alberta.

En conséquence, nous prions tous ceux qui ont à cœur d'aider à nos revendications, qui désirent faire de L'Union un journal de plus en plus indépendant, libre toute entrave, de bien vouloir d'abord payer leur abonnement, puis de nous amener d'autres abonnés.

Tout retard de paiement retarde le développement et du journal et de la cause canadienne-française en Alberta. Regardez la date marquée sur l'adresse collée sur votre journal. Elle indique l'époque du paiement.

Servez-vous de la forme ci-dessous:

Ci-inclus la somme de $..........

pour .... abonnement à L'Union.

Signature ....

Adresse ....

NOS FAITS ET NOS GESTES

EDMONTON

Immaculée Conception

Le Carnaval. "Carnes Valete." Les Dames qui ont montré tant de zèle à l'organisation du bazar ont décidé de le compléter par l'organisation d'un joyeux **carnaval, le 26 et 27 février.** Oubliant les fatigues passées elles se sont déjà mises à l'oeuvre et ont élaboré un programme pour disposer de plus de 400 objets de toute valeur. Ces objets seront gagnés par différents jeux et par loterie et tombolas.

L'entrée sera gratuite. Les tables de jeux de cartes seront vendues séparément et chacun sera libre de choisir ses partenaires et de jouer le jeu de son choix: **euchre, whist, "500" bridge, etc.,** chaque personne recevra un prix et un prix spécial sera donné à chaque table. Le jeu si populaire des 35 cartons sera aussi installé et dirigé par la famille Martin. Une tombola de 25 beaux morceaux sera tirée, chaque billet sera de 25 sous et pour encouragement celui qui en prendra 5 en aura un gratuit. Tels sont les principaux détails du programme d'autres explications seront données plus tard. Que l'on veuille bien se rappeler la date, **Samedi 26 et dimanche Gras, 27 février.** Cordiale invitation à tous.

Le **Cercle local de l'Association Canadienne-française** de la paroisse donnera **dimanche prochain 6 février,** une séance au profit de **l'Association.** C'est par une entente préalable avec la paroisse de St Joachim que notre Cercle Local donne son Concert le deuxième dimanche de février.

(Voyez l'annonce en première page du journal.)

Les **Artisans Canadiens** ont tenu leur assemblée annuelle à la salle des Artisans au presbytère de l'Immaculée Conception. Ils ont élu les officiers pour l'année courante. L'installation des officiers aura lieu le dernier dimanche du mois de février à 3 hrs et demie dans la salle de la succursale de l'Immaculée Conception.

VISITEURS A NOS BUREAUX

MM. François Fortier, de Vimy, Elie Sabourin, de Vimy, et Rosario Fortier, de Westlock, ont profité du beau temps pour faire une promenade en ville, venir visiter **L'Union** et payer leurs abonnements.

COIN DES

BONNES AMIES

Les Bonnes Amies ont le plaisir d'inviter tous les membres du Cercle des Jeunes Canadiens à une soirée intime qui sera donnée dans la salle paroissiale de St-Joachim, mercredi, 9 février, à 8 hrs 30 du soir.

Collège des Jésuites

Dimanche le second club de gouret des séminaristes et des scholastiques Oblats est venu rencontrer nos élèves; quoique notre équipe ne fût pas au complet la partie fut belle et à peu près égale: la victoire resta aux visiteurs par le score de 3 à 2

Mercredi, fête de la Purification de la T. Ste Vierge, grande joie au Collège: la chapelle a été décorée; le tableau de la Cène qui orne le tombeau du maître-autel a échangé sa blancheur trop uniforme et trop monotone pour des couleurs plus voyantes et plus vives; on a mis les portières, les bannières et, dans le choeur, deux prie-Dieu; le R. P. Recteur lui-même dit la messe des élèves; c'est que ce matin, le P. Péloquin et le F. Dubuc vont prononcer leurs derniers voeux: cérémonie d'une grande simplicité mais impressionnante quand même: surtout lorsque avant de recevoir la Ste Communion, après avoir lu leur formule les deux nouveaux élus la déposent entre les doigts du prêtre qui tiennent le ciboire.

Pendant la messe la chorale rendit de pieux et émouvants cantiques que le P. Lessard accompagna de son harmonium. Nos plus sincères félicitations au P. Péloquin et au F. Dubuc. "Ad multos annos!"

REMERCIEMENTS

Les Soeurs Fidèles Compagnes de Jésus (9906, 110ème rue) désirent se servir de l'entremise de L'Union pour offrir leurs remerciements à tous les membres du Choeur de chant de St-Joachim, pour leur sympathique assistance à la messe de Requiem de Mère Gertrude Bond, R.I.P., ainsi que pour la musique et les chants si bien rendus qui ont rehaussé la cérémonie de l'enterrement de la regrettée défunte.

UN NOUVEL EDMONTONNAIS

C'est M. J. E. Brodeur qui nous arrive de Ponteix, Saskatchewan où il était gérant de la Banque Canadienne Nationale. Il va, ici, remplacer M. A. Lefort, qui nous quitte pour aller au bureau central de Montréal.

Qu'il soit le bienvenu.

Si vous aviez un objet que vous chérissiez plus que les autres, vous n'aimeriez pas le perdre.—L'Union est cet objet: renouvelez votre abonnement.

NOUVELLES RÉGIONALES

AVIS

Plusieurs correspondances régionales sont arrivées à la dernière minute, ce matin, jeudi. Impossible de les composer, corriger et mettre dans les formes avant le tirage du journal.

St-Albert

Jeudi, le 10 février, aura lieu dans la salle de l'hôtel de St-Albert, une conférence par des experts sur la question de l'industrie nouvelle, la manufacture de papier avec la paille. Tous les cultivateurs des environs sont particulièrement invités à venir entendre les détails d'une industrie qui est en train de s'organiser et qui sera pour eux une source de revenus. Donc jeudi soir, à 8 heures, le 10 février à l'hôtel McNeil à St-Albert.

Clyde

Notre paroisse va toujours en augmentant. Actuellement elle compte dix familles dans le village et quarante trois familles ou foyers dans la campagne. Parmi les nouveaux arrivés on peut citer:

M. A. Roux de Saskatchewan, qui va construire une boucherie à côté de la banque. Oscar Beauchamp et sa famille qui nous viennent de Picardville et se sont installés sur une ferme.

La lumière électrique fait bon effet dans notre église. Les Dames d'Autel, sous la direction de Mme Alex. Parent sont occupées au bazar qui aura lieu pour la fête de St Patrice, patron de notre paroisse.

Correspondant.

Legal

Samedi dernier eurent lieu les funérailles imposantes d'un de nos pionniers de la paroisse, M. Jean Calage. Malgré une cécité partielle et une raideur des jambes qui l'obligeaient à garder la maison, il était encore apparemment assez robuste, et rien ne laissait prévoir une fin aussi subite. C'est Monsieur l'abbé Mallet, curé de Vimy, qui chanta le service. Le défunt allait avoir ses 79 ans au mois de mars prochain. Nous souhaitons à la famille éprouvée nos plus sincères condoléances.

M. l'abbé Elias Gagnon du diocèse de Chicoutimi, venu dans l'Alberta, il y aura bientôt un an, pour raison de santé, est depuis 8 jours le vicaire de la paroisse. Cordiale bienvenue.

Grâce à MM. T. Lafond et E. Demers nous pouvons nous rendre à Edmonton en automobile. Avec leurs camions chargés de bestiaux et de marchandises ils tiennent quotidiennement le chemin ouvert et nous n'avons qu'à suivre leurs traces. Félicitations et merci.

Madame Napoléon Garneau qui était patiente à l'hôpital Général depuis deux longs mois est revenue, bien heureuse de se retrouver chez elle.

Mais comme il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui représente la paroisse de St-Emile dans le vaste établissement des Soeurs Grises d'Edmonton, c'est Mlle Marie, l'institutrice du village, qui a décidé d'y aller faire un petit séjour. Espérons toutefois qu'il sera de courte durée.

Correspondant

L'ÉPISCOPAT MEXICAIN NON RESPONSABLE DES TROUBLES

Mexico.—Pendant que le département de la guerre continue à employer l'expression "rébellion catholique," l'épiscopat catholique affirme de nouveau qu'il n'est nullement responsable des troubles révolutionnaires contre le gouvernement Calles. Si ceux qui se sont soulevés sont des catholiques, ils ne l'ont pas fait à l'instigation de l'épiscopat, mais de leur propre mouvement, et ont choisi leurs propres emblèmes et bannières.

L'épiscopat a mis en demeure le chef d'Etat-major de Calles, le général Alvarez, de prouver son allégation, à savoir que le clergé a incité à la rebellion. Les actes connus de tous, dit en terminant le document, fournissent une preuve éloquente de la justice de la cause de l'épiscopat, qu'il soumet avec confiance au jugement de la nation mexicaine et de tout le monde.

Un soir, au Théâtre Français, Dumas vit un spectateur qui dormait profondément pendant la représentation d'une pièce de Soumet.

—Tiens, dit Dumas à son confrère, voilà l'effet que produisent tes pièces.

Le lendemain on jouait une comédie de Dumas. Tout à coup, Soumet lui frappe sur l'épaule et lui montre un monsieur endormi à l'orchestre.

—Ça! riposta Dumas, c'est le monsieur d'hier qui ne s'est pas encore réveillé.

UN MYSTÈRE!

Les naturalistes discutent depuis très longtemps pour savoir si les boules d'argile que l'on trouve dans l'estomac des ours au printemps et tard à l'automne ne sont qu'un incident de régime ou une expérience mystérieuse de la nature. Les uns prétendent que l'ours s'emplit l'estomac de glaise avant d'entrer dans ses quartiers d'hiver afin d'éviter le rétrécissement des parois de cet organe durant son long jeune hibernal.

D'après le major Fred Brewster, naturaliste et guide de Jasper Park où les ours sont aussi nombreux que des chiens dans une réserve indienne ce phénomène s'explique facilement: à l'automne quand la saison des fruits et du poisson est finie l'ours devient carnivore. Il mange alors des chiens de prairie, des marmottes et autres petits animaux qu'il est obligé d'aller chercher dans le sol. En ce faisant il absorbe une certaine quantité de glaise qu'il n'a pas le temps de digérer avant d'entrer en léthargie et dont il ne se débarasse qu'à l'automne en mangeant de l'herbe d'ours et autres plantes laxatives.

LE MANIFESTE DE COLUMBIA

Paris.—M. Dariac, président de la sous-commission des dettes, a écrit à M. Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia, pour lui affirmer son adhésion absolue au manifeste de Columbia.

M. Dariac répète qu'en matière de dettes l'égoïsme d'un seul allié pourrait conduire tous les autres au suicide.

Le règlement actuellement proposé apparaît, dit-il, à la France contraire aux promesses, à la justice et à la raison. Elle ne comprendrait pas après le rétablissement d'une paix européenne durable que les douleurs guéries persistent sous la forme d'une contribution fiscale au profit de l'Amérique.

Une nouvelle réunion des débiteurs est donc indispensable pour arriver à un règlement équitable mais il n'est nullement question pour la France de rancune, ni de haine et l'argent ne rompra pas la chaîne entre Lafayette et Pershing.

Sanctuaire très Fréquenté

LE Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, situé à peu de distance de Trois-Rivières, est aujourd'hui fréquenté par des foules innombrables de fidèles. On estime que l'an dernier, il en vint plus de 100,000. La vieille église qui apparaît sur cette photographie date de 1714 et fut le premier sanctuaire. L'annexe, dont on aperçoit une partie à droite, fut érigée en 1906. Le Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine sera visité par les voyageurs de la Survivance Française, le 24 décembre.

Courtoisie du Pacifique Canadien.

NOUVEAU BUREAU DE RENSEIGNEMENTS A VANCOUVER, C. B.

Le développement rapide de l'Ouest canadien a engagé le Chemin de fer national du Canada à ouvrir, à Vancouver, un nouveau bureau de renseignements sous la juridiction de son service industriel et ressources naturelles. La direction en a été confiée à M. R. C. W. Lett, surintendant des ressources naturelles qui, tout en gardant son bureau à Edmonton, dirigera celui de Vancouver, M. W. H. M. Johnston, employé au bureau du commissaire des industries à Montréal, permutera à Vancouver où il aidera M. Lett.

M. Lett a une grande expérience des choses de l'Ouest et particulièrement des ressources naturelles de l'Alberta et de la Colombie Britannique.

ICI ET AILLEURS

L'IMPÉRIALISME AMÉRICAIN

Ce qu'il est, comment il s'impose —La diplomatie du dollar—Le pavillon suit les capitaux—Un livre révélateur.

Plusieurs articles furent consacrés ici, à diverses époques, à la pénétration de l'argent américain en Canada. Des chiffres furent donnés, accompagnés de témoignages.

On se rappelle peut-être l'opinion de feu James Mavor, ancien professeur d'économie politique à l'Université de Toronto. Selon lui, "aucun pays ne court de danger politique en faisant appel aux capitaux étrangers, tant que sa situation économique lui permet de tenir ses engagements financiers." Le **Wall Street Journal**, reprenant l'idée du professeur, disait il y a quelques mois: "Jusqu'à il y a trente ans, il y avait prédominance des intérêts anglais dans les chemins de fer américains, et ils étaient représentés au conseil d'administration de l'**United Steel Corporation.** Il n'est cependant venu à l'idée de personne que les Etats-Unis puissent renoncer pour cela à leur indépendance et se ranger de nouveau sous le drapeau britannique. Que si les capitalistes américains placent en Canada, conclut ce journal, cela n'implique de leur part aucune arrière pensée d'agrandissement territorial."

Cela est très bien, pour qui a la naïveté de s'y fier.

Est-ce, par exemple, la vérité stricte?

Deux Américains, MM. Scott Nearing et Joseph Freeman, ont publié récemment, à Londres et dans leur pays, un livre révélateur qui s'intitule **Dollar diplomacy. La diplomatie du dollar.**

L'ouvrage est une étude de ce qui est véritablement, quoi qu'on dise, et quelles que soient les protestations, l'impérialisme américain.

Celui-ci n'a rien de sanguinaire.

Il n'en est pas moins dangereux.

Le but des deux écrivains américains, disent-ils eux-mêmes, "c'est de faire connaître dans quelle mesure les Etats-Unis poursuivent une politique impérialiste," et "d'indiquer les caractéristiques saillantes de la politique étrangère américaine."

Cette politique est basée "sur le principe que le pavillon suit les capitaux placés à l'étranger." Elle eut pour inventeur, paraît-il, vers 1909, le président William H. Taft. Depuis, plus ou moins ouvertement, on n'a cessé de l'appliquer.

Veut-on quelques conséquences de cette diplomatie du dollar?

Il y a, disent nos auteurs, la pénétration économique du Canada; l'acquisition constante de sphères d'influence en Chine et en Mandchourie; la réglementation au Mexique; l'intervention armée aux Antilles et en Haïti; la conquête financière, si l'on peut dire du Nicaragua; l'occupation économique de Cuba; l'achat des îles Vierges, en 1917.

Le travail, naturellement, se fait par l'entremise des financiers. Mais l'appui du gouvernement, de façon tacite ou autrement, leur est assuré. Le **Journal des Débats**, de Paris, à qui nous empruntons la matière de ces remarques, (article reproduit dans la **Documentation catholique**, 20-11-26), écrit que les Etats-Unis, à mesure qu'ils s'enrichissent, augmentent "leurs possessions territoriales, en commençant par l'exportation des capitaux, et leur activité économique réagit ensuite sur leur politique, conséquence qui, tôt ou tard, est inévitable."

MM. Nearing et Freeman, de leur côté, donnent ces précisions: "La pénétration se fait par l'exportation des capitaux. Le concours prêté à ces placements par le département d'Etat se manifeste par la doctrine Monroe dans l'Amérique latine, par la **porte ouverte** en Asie, et par diverses formes du plan Dawes en Europe." Et ailleurs: "....l'Amérique a adopté définitivement la politique du dollar, qui suit les capitaux américains, pour lesquels, en quelque sorte, elle revendique l'exterritorialité. Pour la protection de ses capitaux, son intervention peut s'étendre aux affaires intérieures des pays étrangers et aller même jusqu'à encourager et à soudoyer la révolution."

Nous voici done loin de l'optimisme débonnaire du professeur ontarien.

L'impérialisme américain existe. Il s'affirme de plus en plus, dans tous les pays, depuis la guerre surtout. Nous serions bien sots de nous leurrer à son endroit. Nous surtout, du Canada, qui semblons destinés à être ses premières victimes.

Harry BERNARD.
(Le Courrier de St-Hyacinthe.)

UN DRAME

Sofia.—Dans la nuit, à Plevia, s'est déroulé un drame épouvantable provoqué par un incendie.

Au troisième étage d'un immeuble du centre, habitait la famille du docteur Busceff. Dans la nuit, un incendie éclata dans un bureau de tabac, installé au rez-de-chaussée.

Les flammes envahirent les escaliers, coupant aux locataires toute retraite, et surprenant la famille Busceff en plein sommeil. Les pompiers tendirent un filet devant la maison, et Mme Busceff, ainsi qu'un petit enfant de trois ans et un garçon de quinze ans se précipitèrent du balcon. Mais le filet se cassa, et tandis que la mère se fracassait le crâne sur le pavé, les deux enfants étaient tués sur le coup.

Le docteur Busceff, qui avait assisté à ce tragique événement du haut du balcon, fou de douleur, prit un revolver et se tira une balle dans la bouche. Son cadavre tomba du balcon.

A ce moment, un jeune étudiant se fit place à travers la foule. C'était le fiancé de la fille aînée du docteur qui dormait encore dans sa chambre. L'étudiant, au moyen d'une échelle, grimpa dans l'appartement et, au prix d'efforts inouis et risquant plusieurs fois sa vie, parvint à sauver la jeune fille.

EXPORTATIONS DE BEURRE ET OEUFS

Ottawa.—Les exportations de beurre et d'oeufs du Canada ont diminué en Canada en 1926. Les exportations de beurre ont été d'une valeur de $3,352,829 l'année dernière contre 9,917,516 en 1925; les exportations d'oeufs furent de $684,379 contre $985,693. Les exportations de fromage ont aussi diminué de $34,575,980 en 1925 à $24,857,068 en 1926.

LA CLIENTÈLE DE "BABYLONE"

Paris.—Les étrangers qui viennent s'amuser à Paris sont portés à prendre pour des Français, dans les lieux de divertissements, tous les gens qui ont l'air d'y être chez eux. Précisément, chacun d'eux tenant à se donner cette allure dégagée, il s'ensuit que tous les ouvriers vidangeurs américains et les raboteux britanniques, venus faire les **grands seigneurs** à Paris à coups de dollars et de livres sterling, se figuraient être au milieu de Parisiens, alors qu'il n'avaient en face d'eux que des fêtards internationaux.

Or, c'est le "Temps" qui en fait la remarque, il règne en ce moment, dans le monde où l'on s'amuse, un terrible désarroi.

"Les "boîtes" de plaisir, celles où l'on faisait la fête avec la prodigalité la plus agressive et la plus scandaleuse, s'effondrent les unes après les autres. Il y a dans les restaurants de nuit, en particulier, certaines faillites retentissantes. Interrogez les tenanciers de ces établissements, ils vous répondront sans hésiter que le départ des étrangers est la seule cause de leur déconfiture."

Ce qui se passe aujourd'hui ne démontre-t-il pas que les témoins des prétendus débordements de Paris en étaient en réalité les principaux acteurs?

La démonstration est faite depuis longtemps pour nous, elle ne le sera pas pour l'étranger, peu désireux de savoir la vérité sur la ville laborieuse qu'il s'est habitué à appeler la Babylone moderne.

NOS PROGRÈS EN 1926

Une statistique récente nous démontre que le commerce du Canada a augmenté de 200 millions de dollars, durant l'année 1926.

Les exportations ont atteint 85 millions de plus l'année dernière qu'en 1925.

Voilà un état de santé économique satisfaisant pour le Dominion.

Toutes les classes de la population ont profité de cet accroissement d'affaires, que nous devons à l'excellente administration du pays, à la confiance que nos institutions inspirent et aux méthodes de production perfectionnées, qui se répandent de plus en plus dans les domaines de l'activité agricole et manufacturière.

Souhaitons que l'année présente ne soit pas inférieure à celle qui vient de se terminer.

LA CRISE DU LIBÉRALISME ANGLAIS

De M. Michel Nègre dans le "Quotidien":

L'époque n'est plus où Gladstone, Campbell, Bannerman, et même Asquith, étaient des chefs que suivaient toutes les troupes libérales.

M. Lloyd George, qui a traversé tous les états d'esprit depuis quinze ans, qui s'est rapproché tantôt des travaillistes, revendique la direction du parti.

Mais il se trouve que les vétérans la lui refusent, en dénonçant ses volte-faces, son inconsistance, son manque de réflexion.

Dans un discours qu'il a prononcé récemment, lord Grey, l'ancien ministre des affaires étrangères et l'un des leaders whigs, a critiqué âprement l'attitude de Lloyd George.

A la vérité, l'accord se révèle impossible entre les tronçons du parti libéral amoindri.

La véritable bataille, outre-Manche, est entre le parti travailliste et le parti conservateur.

Semelles minces

Nouvelle recrue.—Sergent, j'aimerais bien avoir une paire de bottines neuves.

Le sergent.—Tes autres sont-elles usées?

Recrue.—Usées! Grands Dieux! Mes semelles sont tellement minces que je puis marcher sur un cinq sous et dire s'il est à pile ou à face.

Si vous aviez un objet que vous chérissiez plus que les autres, vous n'aimeriez pas le perdre.—L'Union est cet objet: renouvelez votre abonnement.

LA COLOMBIE N'A PAS DE BONNE BIÈRE!!

Victoria.—Si l'on en croit le colonel Lister député de Creston, qui a critiqué le gouvernement à l'Assemblée provinciale, la bière fabriquée en Colombie n'est pas potable. L'hon. A.-M. Manson, procureur général, avoua s'y connaître assez peu en bière, mais cita le témoignage des experts attestant de la bonne qualité du produit vendu dans la province. "Ce qui n'empêche pas, reprit R. W. Bruhn, député de Salmon Arm, qu'il suffit d'en boire pour "être malade."

"Si la bière vendue en Colombie ne s'améliore pas, dit le colonel Lister, je me fais prohibitionniste et m'emploie de toutes mes forces à en débarrasser la province."

CONTREBANDE SOUTERRAINE

Prague.—Depuis plusieurs années, la Tchéco-Slovaquie et la Hongrie ont disposé à leur frontières communes des forces militaires et policières pour réprimer la contrebande entre les deux pays. Néanmoins elle continuait.

Or, on vient de découvrir, dans la région de Kosuz, en Slovaquie, de vastes cavernes, véritable forêt de stalactites d'un intérêt géologique considérable.

La découverte ne s'arrête pas là. On s'est aperçu que les cavernes communiquaient par un souterrain de plusieurs milles de long, avec les célèbres grottes d'Aggeltaks, en Hongrie.

Il paraît que les contrebandiers n'ignoraient pas l'existence de ce souterrain et que, depuis longtemps ils l'utilisaient à des fins mercantilismes et même d'espionnage.

EN CHINE

Les étrangers se protègent à Canton

Canton.—Les autorités anglaises et étrangères ont commencé à renforcer les défenses de Shameen, le Settlement étranger de Canton. Le conseil municipal du Settlement, redoutant des manifestations étrangères a demandé aux forces anglaises et françaises dans la ville d'ériger des barricades et des barrières de fil barbelé.

On apprend que les employés chinois à l'asile d'aliénés de Canton ont l'air de vouloir se mettre en grève. Le gouvernement nationaliste supprime plusieurs unions non-autorisées en même temps qu'il établit des règles arbitraires pour le règlement des grèves.

PHONOGRAPHE "KOLOSSAL"

Berlin.—Un serrurier, M. Paul Garn, et un charpentier, M. Wilhelm Pachali, auraient, paraît-il, inventé de concert un phonographe dont la puissance de son égalerait celle d'un orchestre de vingt instruments.

Le principe fondamental de cette invention, déclarent les inventeurs, est des plus simples. Grâce à une pompe à main, un mélange d'air et d'huile pulvérisée est projeté par un tube, dans la caisse de résonance. C'est carrée de ce mélange dans la caisse de résonance qui augmente le son à un point tel qu'il semble que l'on écoute une fanfare régimentaire au complet.

Les experts qui ont assisté aux essais officiels, déclarent que l'effet produit est formidable.

PROGRÈS DE LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE

La Banque Canadienne Nationale a tenu, le samedi 15 janvier, à son siège social, place d'Armes, **Montréal**, la cinquante-deuxième **assemblée** annuelle de ses actionnaires, sous la présidence de M. J. A. Vaillancourt.

Le gérant général, M. Beaudry Leman, a soumis les chiffres de l'exercice clôturé le 30 novembre **1926.** Le compte profits et pertes **fait** ressortir des bénéfices nets de **$860,659**, à l'approche de **$882,026** en 1925. Ces bénéfices **ont été répartis** comme suit: dividendes, **$550,000**; fonds de pension de personnel, $30,000; impôts fédéraux, $100,000; versement au Trésorier de la Province de Québec, $125,000 ce qui laisse un solde à reporter de $320,678. Ce solde créditeur était l'année dernière de $265,018.

L'actif de la Banque Canadienne Nationale, en augmentation de 8 millions depuis un an, s'établit maintenant à $139,070,229. L'actif liquide s'élève à $26,374,000, et l'actif immédiatement **réalisable**, accru de plus de **9 millions** depuis un an, se chiffre par **$72,-737,000**, ce qui représente plus de **57%** du passif envers le public. Les prêts courants et escomptes forment un total de $57,252,971. Les dépôts, en augmentation de 9 millions, atteignent $114,896,-765.

Les actionnaires, après avoir félicité les administrateurs et remercié le personnel, ont réélu le conseil d'administration comme suit: M. J. A. Vaillancourt; hon. M. F.-L. Béique; hon. Geo.-E. Amyot; hon. M. J.-M. Wilson, sir J.-Geo. Garneau; hon. M. D.-O. L'Espérance, MM. A.-A. Larocque, Ch. Laurendeau, A. M. Drolet, Armand Chaput, Leo-G. Ryan.

M. ADOLFO DIAZ ET LA MÉDIATION PROPOSÉE

Managua.—M. Adolfo Diaz, président du Nicaragua, a fait savoir à l'Associated Press, que son gouvernement ne pouvait accepter les récentes offres de médiation du président de Costa-Rica, M. Jimenez.

Il prétend qu'au mois de décembre dernier, le président Jimenez s'est montré hostile au régime Diaz qui, dit-il, "est anticonstitutionnel"; il ajoute que les libéraux partisans du Dr Sacasa se sont servis de Puerto Limon, au Costa Rica, comme base de leur opérations.

M. Diaz est d'avis qu'aucun gouvernement d'Amérique centrale ne saurait servir de médiateur impartial dans la controverse nicaraguayenne, par crainte du Mexique.

Les propositions du Costa-Rica, qui ont été acceptées par le Dr Sacasa, et favorablement accueillies par Washington, datent de quelques jours.

LA QUESTION DE L'OPIUM

Genève.—La Chine s'est encore signalée à la séance de la commission consultative de la S.D.N., sur l'opium. Chu Tchao-Hsin, délégué chinois au Conseil, a flétri comme une grossière calomnie contre son pays un graphique présenté par des experts et faisant voir que la Chine consomme annuellement 15,000 tonnes d'opium.

La délégation bolivienne a annoncé que la Bolivie adhérait à la convention de l'opium, mais avec la réserve qu'elle n'aurait pas à restreindre la culture et la production de la feuille de coca sur son territoire, non plus qu'à en interdire la consommation aux indigènes.

PETITES ANNONCES

"L'Agriculture est la plus grande source de richesse du Canada".—

Page des Cultivateurs

"Augmenter la production agricole, c'est contribuer au développement du Canada." —

LES MARCHÉS

EDMONTON

BLÉ—	
No. 1 Nord	1.16
No. 2 Nord	1.12
No. 3 Nord	1.07
No. 4 Nord	.97
No. 5 Nord	.84
Fourrage	.60
AVOINE—	
No. 2 C. W.	.46
No. 3 C. W.	.42
ORGE—	
No. 2 C. W.	.52
No. 3 C. W.	.47
Fourrage	.53
WINNIPEG	
No. 1 Nord	1.38
VANCOUVER	
No. 1 Nord	1.41
BÉTAIL—	
De choix	5.00 à 6.50
Qualité bonne	4.00 à 5.00
PORCS—	
Lisses épais, au débarqué	11.00
MOUTONS—	
Agneaux	8.00 à 10.50
Autres	3.00 à 7.00

Prix des produits agricoles payés par les acheteurs en gros.

CRÈME—	
Spéciale	.39
No. 1	.37
No. 2	.34

Ces prix peuvent baisser de 2, 3, 4 et même 6 sous, d'après la distance du marché.

BEURRE—	
De laiterie	.25
OEUFS—	
Extras, la douzaine	.50
Première qualité	.45
Deuxième qualité	.40
VOLAILLES—	
Grasses	.14
Passables	.12
Pauvres	.06
Coqs	.06
PATATES	1.00

LE BLÉ DE LA PLATA

Buenos-Ayres.—Une deuxième estimation de la récolte des céréales dans l'Argentine, faite après celle d'il y a un mois, montre que le rendement en blé dans presque tous les territoires va être plus considérable qu'on ne s'y attendait. Les chiffres fournis par le ministère de l'Agriculture sont les suivants: Blé 6,065,000 tonnes; lin, 750,000; avoine, 1,041,000; orge, 421 millions de boisseaux; seigle, 85,000 tonnes.

LES FERMIERS-UNIS DE L'ALBERTA

La convention d'Edmonton adopte un programme d'organisation nationale—On demande une nouvelle distribution électorale—Woods réélu président pour un douzième terme.

Le président M. H.-W. Woods, dans son discours devant la convention annuelle des Fermiers-Unis d'Alberta, a parlé du rapide développement de cette association, de ses problèmes et de son succès.

Le petit nombre de membres des premiers temps a augmenté considérablement, et l'association continuera à jouer un rôle important dans la vie industrielle et politique de la province, parce qu'elle est une association coopérative et personne aujourd'hui ne peut vivre individuellement.

Le mouvement politique des Fermiers-Unis d'Alberta et la Coopérative de Blé d'Alberta, dit le président, sont deux des plus grands résultats atteints par l'association. Puis parlant du développement de l'association il ajoute que l'organisation des fermiers, n'est pas un but par elle-même. C'est simplement un moyen systématique de se réunir afin d'établir l'organisation nécessaire pour poursuivre les activités dans le sens du développement de la province. C'est pourquoi l'association a progressé si rapidement.

Historique

L'association fut formée en 1909 alors que les conditions de l'agriculture étaient dans un état déplorable. Les fermiers s'aperçurent qu'ils ne pouvaient tenir tête à cette organisation et ils s'unirent bientôt au mouvement. Le nombre des membres fut d'abord de 2,147, mais ce nombre augmente de jour en jour.

Puis, constatant que le système politique en vigueur ne donnait pas de résultats satisfaisants, l'association, en 1919, entra dans l'arène politique. L'association vit depuis sept ans. Elle a passé avec succès à travers les élections fédérales et provinciales et l'on a raison d'avoir confiance dans l'avenir.

Programme d'organisation nationale

Repoussant le conseil qui leur était donné par leur exécutif de concentrer leurs efforts sur les problèmes immédiats et le progrès du mouvement dans la province, les délégués ont adopté un programme de coordination interprovinciale et d'organisation nationale.

La proposition a été combattue par plusieurs directeurs de l'organisation qui ont fait ressortir le danger d'embrasser une sphère trop large, alors que le champ provincial n'est pas encore entièrement consolidé.

Les partisans de la solidarité nationale ont été d'accord pour dire que les fermiers du Canada doivent se départir de leurs activités et de leurs programmes purement provinciaux et se lancer dans une entreprise plus vaste qui donnera une plus grande uniformité d'action et permettra aux agriculteurs organisés d'introduire dans les matières fédérales l'influence à laquelle y a droit leur industrie.

Peu de temps après l'adoption de ce programme d'action H.-W. Woods, qui venait d'être réélu à la présidence des Fermiers-Unis de l'Alberta pour le douzième terme successif, a parlé indirectement des conséquences possibles d'un trop grand développement de la conscience des classes.

Nouvelle distribution électorale

L'une des principales résolutions adoptées demande la redistribution électorale de la province en districts électoraux sur la base des occupations des électeurs. D'après ce système, la province serait divisée en trois zones: districts ruraux, urbains et miniers. On estime qu'un tel arrangement donnerait une représentation plus équitable à toutes les classes et hâterait l'introduction du système du gouvernement par groupes.

La convention s'est déclarée prête à se fusionner avec toutes les organisations agricoles qui adopteront les principes de l'organisation par groupes industriels comme base de l'action industrielle et politique.

Des ouvertures seront faites aux fermiers organisés des provinces-soeurs, les invitant à adopter le plan de l'Alberta comme base pour la coordination interprovinciale et l'organisation nationale.

Pas d'aide aux immigrants

Plus de cent résolutions ont été discutées durant les quatre dernières heures de la convention.

Les délégués se sont déclarés absolument opposés à l'idée d'aider les immigrants au moyen d'avances ou de prêts provinciaux ou fédéraux dont ne peuvent profiter les colons déjà établis. Ils ont endossé la demande des colons soldats en faveur de la réévaluation de leurs terres et l'établissement d'une banque nationale d'émission et d'escompte.

On a aussi adopté une résolution obligeant le premier ministre à obtenir l'assentiment de la majorité de la Chambre des Communes avant de conseiller au gouverneur général la dissolution du parlement.

UNE SCIENCE PRATIQUE

L'Université de Toronto vient d'établir un cours par correspondance sur l'identification des arbres, les méthodes artificielles de régénération, l'usage du bois et autres sujets connexes. L'initiative est certes excellente et il est à souhaiter que les universités de la province de Québec la prennent à leur tour. Le besoin de semblables leçons ne se fait pas moins sentir chez nous que chez nos voisins d'Ontario, il est même plus impérieux.

En effet, les arbres constituent l'un de nos principales richesses naturelles. Nous devons apprendre à les connaître, à les distinguer, à les exploiter de façon économique, et parce que, quoi qu'on dise, ils ne sont pas une ressource inépuisable, à les remplacer au moyen de plantations judicieuses et méthodiques. Sans doute, nous devons compter surtout sur les écoles forestières et les ingénieurs agronomes pour répandre cette science très pratique, mais les universités peuvent elles aussi rendre de précieux services.

Dans les pays, notamment en Norvège et en Suède, où les réserves forestières représentent une des sources les plus importantes de la prospérité nationale, on entoure les arbres des plus grands soins, on dépense des sommes considérables afin de former des spécialistes, qui ont ensuite charge de protéger et de reboiser les forêts d'après les méthodes scientifiques. Les résultats ont démontré la sagesse de cette politique.

Agissons de même. C'est un fait admis: le développement de la province de Québec est intimement lié à l'exploitation de ses étendues forestières. Sachons donc tirer parti de cette richesse, mais d'une façon rationnelle. Etudions nos arbres, familiarisons-nous avec leurs propriétés, les usages auxquels ils peuvent être employés, les moyens de reboisement. Ce ne sera pas là du temps perdu.

Lorsque nos universitaires connaîtront mieux la valeur et l'utilité des arbres, ils pourront mieux coopérer à leur conservation. Dans leurs milieux respectifs, ils seront en mesure de fournir des indications précises à ceux qui les entourent et qui n'ont pas eu l'avantage de se livrer à des études spéciales. Ainsi sera comblée une lacune qui, à la longue, peut nous nuire considérablement, si nous n'adoptons pas les mesures voulues pour la corriger.

(La Presse).

INSECTES QUI FONT LA GUERRE

Tout comme les hommes, il y a des insectes qui se font la guerre, mais tandis que, entre humains, c'est la haine qui engendre les conflits sanglants, on peut dire que, dans le monde des insectes, c'est uniquement la lutte pour la vie qui les occasionne.

Voici le **Brachimus crepitans** ou "bombardier", si vous voulez, qui vit sous les pierres. Qu'un lézard, un mulot ou un insecte redoutable pour eux vienne à le menacer, les alertes petits crabes, s'ils n'ont pas le temps de fuir et de se cacher, s'arrêtent, et, résolument, font face avec leur artillerie. Entendons-nous: pour le bombardier, ce qui s'appelle faire face, c'est présenter à l'assaillant la partie postérieure du corps, qui recèle sa bombarde. L'imprudent ennemi s'approche-t-il à quelques centimètres, il est accueilli par un jet de liquide et de fumée blanchâtre: c'est l'obus asphyxiant et lacrymogène des Boches. L'adversaire s'enfuit bien vite, à demi aveuglé ou asphyxié.

La fourmi-lion est également très redoutable pour ses ennemis. A demi enterré au fond d'un entonnoir creusé dans le sable, de là il bombarde les insectes qui se sont imprudemment risqués sur le bord du gouffre. Avertie du danger, la pauvre bestiole s'efforce de fuir, mais la fourmi-lion, d'un formidable coup de tête, lance une pincée de sable qui tombe avec une précision remarquable sur la proie visée; c'est une véritable bordée de mitraille qui étourdit le malheureux insecte: fléchissant et désemparé, il ne peut plus se raccrocher à la paroi mouvante; entraîné par l'avalanche il roule jusqu'au fond du précipice, où il est vite happé par les mandibules monstrueuses et entraîné sous terre. Le repas fini, d'un autre coup de tête, la fourmi-lion rejette au dehors les débris de la victime, puis il reprend son affût patient.

C'est avec ses fils ténus et souvent presque invisibles que l'araignée fait la guerre; les mouches et moucherons qui s'aventurent tels des allemands dans les fils de fer barbelés, dans les parages où sont tendues ces toiles, sont infailliblement pris et aussitôt happé.

L'**Aptinus displosor** représente la grosse artillerie. Les insectes de ce nom ont des ressources considérables: ils peuvent prolonger dix à douze fois leur tir à répétition, et les effets, comme les détonations, de leurs batteries sont en rapport avec leur taille.

Beaucoup d'autres insectes de la même famille des Coléoptères carabiques jouissent d'ailleurs d'une faculté analogue; mais pratiquent simplement le jet des liquides caustiques, sans accompagnement de bruit ou de fumée.

SEMENCE DE BLÉ GARNET DE CHAMPS INSPECTÉS

(Notes des fermes expérimentales)

L'été dernier, un grand nombre de cultivateurs qui cultivaient du blé Garnet dans les provinces des prairies ont fait faire une inspection officielle de la récolte sur pied par des agents de la Division fédéral des semences, afin de pouvoir être en mesure de garantir l'authenticité de la semence de cette variété qu'ils pourraient avoir en vente. On a compilé des listes de ces producteurs dont les champs avaient été approuvés, listes que l'on peut se procurer en en faisant la demande aux fermes expérimentales fédérales établies dans le territoire qui précède.

Les fermes expérimentales elles-mêmes offrent encore cet hiver de la semence des variétés qui précèdent, mais elles ont été forcées de limiter le nombre de boisseaux qui peuvent être achetés par un cultivateur quelconque. Le prix fixé pour la semence par ces institutions est de $3.00 le boisseau, f.o.b. point d'expédition. Ceux qui se proposent d'acheter du blé Garnet feront bien d'insister pour que la semence qu'ils ordonnent vienne de récoltes approuvées officiellement, autant que possible, afin d'éviter les désappointements. La variété qui précède, même lorsqu'elle est dans son meilleur état, n'est pas assez pure pour qu'elle puisse être classée même comme semence Extra No. 1, mais on considère qu'elle est suffisamment bonne dans les cas où les champs ont été approuvés, pour que l'on puisse faire une comparaison entre elle et les autres variétés cultivées dans le district. On développe actuellement, aussi rapidement que possible, de la semence souche d'élite qui est la base de toute semence enregistrée, mais ce n'est guère que dans deux ans qu'il existera une quantité suffisante de cette catégorie de semence pour que l'on puisse en fournir à ceux qui désirent l'utiliser pour produire de la semence **enregistrée.**

L.-H. NEWMAN,
Céréaliste du Dominion

PRÉPARATIFS POUR LA SAISON D'ACCOUPLEMENT

Sur la majorité des fermes canadiennes, le troupeau de volailles se compose de l'une des races à toutes fins, c'est-à-dire les races qui donnent une bonne volaille pour la table, tout en pondant un assez bon nombre d'oeufs. Ce sont les oeufs qui rapportent le plus de bénéfices dans la basse-cour; c'est donc la ponte que l'on doit toujours avoir en vue lorsqu'on accouple les volailles, afin d'obtenir le plus gros rapport possible de la basse-cour.

La vigueur est la base sur laquelle tous les accouplements doivent se faire. Une poule est vigoureuse lorsqu'elle pond bien et longtemps; cette durée de la ponte est l'une des meilleures indications de la vigueur. Si en même temps les oeufs sont fécondés, qu'ils éclosent bien et que les poussins qui en sortent soient vigoureux, alors on a tout ce que l'on peut rechercher.

Ceux qui n'enregistrent pas la ponte et qui n'ont pas de notes de production pour se guider, devront choisir des poules actives, à face sèche, à yeux brillants, saillants, et à bons "maniments," c'est-à-dire dont la peau est souple, pliable et dont l'abdomen est souple, non surchargé d'un gros dépôt de graisse interne.

ÉTAT FINANCIER DU VILLAGE DE LEGAL POUR L'ANNÉE FINISSANT LE 31 DÉCEMBRE 1926

RECETTES

Balance en banque et argent en main le 31 décembre 1925	$74.54
Taxes municipales courantes	753.56
Arrérages de taxes municipales	91.28
Taxes supplémentaires courantes	78.12
Arrérages de taxes supplémentaires	9.45
Taxes scolaires collectées	38.38
Taxes d'affaires	149.88
Commission sur collections des taxes supplémentaires	9.33
Frais sous l'acte du recouvrement des taxes	1.65
Des Districts Scolaires, pour usage du coffre-fort	20.00
Montant avancé par le Sec.-Trés.	66.33
	$1,292.52

DEBOURSES

Taxes supplémentaires payées au Dépt. des affaires municipales	87.08
Taxes scolaires collectées (moins commission)	36.46
Examens sanitaires	39.84
Travaux publics	689.36
Salaire au Sec.-Trés. $240.00, à l'auditeur, $5.00	245.00
Prime pour garantie donnée par le Sec.-Trés.	1.65
Timbres, imprimés et papeterie	35.23
Escompte sur taxes courantes	75.32
Annonces dans L'Union	20.07
Enregistrement de Caveats et décharges de Caveats	2.56
Intérêt sur compte à découvert	1.50
Payement comptant sur un coffre-fort	48.25
Fret et livraison du coffre-fort	10.10
	$1,292,52

ACTIF

Taxes municipales non collectées	89.63
Taxes supplémentaires non collectées	4.31
Frais sous l'acte du recouvrement des taxes	4.10
Commission sur taxes supplémentaires collectées	.77
Terrains et améliorations	507.84
Equipement pour constable	63.95
Un pupitre	30.00
Un coffre-fort	255.00
	$955.60

PASSIF

Montant avancé par le Sec.-Trés.	66.33
Taxes supplémentaires non collectées	4.31
Balance dûe à J. & J. Taylor, sur coffre-fort	197.00
Surplus de l'actif sur le passif	687.96
	$955.60

ETAT DES TAXES SUPPLEMENTAIRES

Evaluation du terrain imposable	Levée de 2 mills sur évaluation égalisée de $35,800.00	LEVÉE COURANTE A 2 mills, dans le $	LEVÉE COURANTE Minimum ajouté	Montant non collecté au 31 déc. 1925
$38,065.00	$71.60	$76.13	$5.77	$9.33

Amendes ajoutées en 1926	Montant total dû	Total collecté au 31 déc. 1926	Exemptions et cancellations	Total non collecté au 31 déc. 1926
$0.65	$91.88	$87.57	$0.00	$4.31

Dû au Dépt. sur collections de l'année précédente	Total payé au Département durant l'année	Balance dûe au Dépt. sur collections au 31 déc. 1926
$0.00	$87.57	$0.00

ETAT DES TAXES MUNICIPALES

Evaluation du terrain (10 mills)		$38.065.00
Evaluation des bâtisses et améliorations (50%)		41,335.00
Evaluation pour taxes d'affaires		3,085.00
Arrérages au 31 décembre 1925		117.10
Amendes ajoutées 1er janvier 1926	$5.88	
Amendes ajoutées 1er juillet 1926	2.23	8.11
Frais sous l'acte du recouvrement des taxes		4.10
Taxes imposées pour 1926 (générales)	$821.55	
Taxes imposées pour 1926 (d'affaires)	152.55	974.10
Total des taxes et des amendes à être collectées		$1,103.41
Taxes courantes collectées	$814.99	
Arrérages collectés	104.41	
Escompte sur taxes courantes	75.32	
Cancellations	14.96	$1,009.68
Montant non collecté au 31 décembre 1926		93.73

(Population: 345)

REMARQUES GENERALES DE L'AUDITEUR:

Legal, Alberta ,le 15 janvier, 1927.

Je soussigné, certifie par la présente que j'ai ce jour, audité les livres du Village de Legal, et que j'ai vu toutes les pièces justificatives pour chaque item, lesquelles m'ont été expliquées d'une manière satisfaisante.

Les livres et les comptes sont corrects et en bonne forme.

ROBERT CROTEAU,
Auditeur.

L'ÉLECTION PARTIELLE DE SASKATOON, SASK.

Saskatoon.—Les contribuables de Saskatoon ont élu Howard McConnell, conservateur, à la législature provinciale, au cours d'une élection partielle provoquée par la démission de l'hon. A.-B. MacNab qui avait été élu aux élections générales de 1925.

Heureusement la nouvelle est fausse

—C'est bien triste... Vous avez vu que Rockfeller vient de mourir?

—Était-il donc votre parent?

—Non, et c'est justement ce qui m'afflige.

NOTRE ROMAN

BALLE-FRANCHE

par GUSTAVE AIMARD

(Suite)

—Mon père se trompe, dit sérieusement l'Indien, les guerriers de sa nation peuvent l'avoir méconnu, mais sa valeur reste toujours la même.

—Fumée que cela, soupira l'inconnu.

—L'amour de la patrie est la plus grande et la plus noble passion que le maître de la vie ait mise au coeur de l'homme; mon père avait un nom vénéré parmi les siens."

L'inconnu fronça les sourcils, son visage prit une expression que l'Indien ne lui avait jamais vue.

"Mon nom est un anathème, dit-il, nul ne l'entendra prononcer désormais; il a été comme un stigmate cloué à mon front par les partisans de celui que j'ai aidé, moi infime, à abattre."

L'Epervier fit un geste de suprême dédain.

"Le chef de la nation se doit à ses guerriers; s'il les trahit, ils sont les maîtres de sa chevelure," dit-il d'une voix ferme.

L'inconnu, surpris d'être si bien compris par cet homme primitif, sourit avec orgueil.

"En demandant sa tête, fit-il avec conviction, la mienne était là comme enjeu, je voulais sauver ma patrie. Qui pouvait me blâmer?

—Personne! répondit vivement l'Epervier, tout traître doit mourir."

Il y eut un long silence.

L'Epervier reprit le premier la parole:

"Nous devons, dit-il, vivre de longs jours encore ensemble; mon père veut que son nom demeure inconnu, je n'insisterai pas pour le connaître; cependant nous ne pouvons plus longtemps errer à l'aventure, il nous faut une tribu qui nous adopte, des hommes qui nous reconnaissent pour frères.

—A quoi bon? demanda l'inconnu.

—A être forts et partout respectés; nous nous devons à nos frères, comme ils se doivent à nous; la vie n'est qu'un prêt que nous fait le maître du monde, à la condition que cette vie soit profitable à ceux qui nous entourent. Sous quel nom présenterai-je mon père aux hommes auxquels nous demanderons asile et protection?

—Sous celui que vous voudrez, mon fils, puisque je ne puis plus porter le mien, tout autre m'est indifférent."

L'Epervier réfléchit un instant.

"Mon père est fort, dit-il, sa chevelure commence à se diaprer des neiges de l'hiver; il se nommera désormais le Bison-Blanc.

—Le Bison-Blanc, soit, répondit avec un soupir l'inconnu, autant ce nom qu'un autre; peut-être pourrai-je échapper ainsi aux coups de ceux qui ont juré ma mort."

L'Indien charmé de savoir comment il devait nommer dorénavant son ami, lui dit alors d'un ton joyeux:

"Dans quelques jours nous arriverons dans un village des Indiens du Sang ou Kenhas où nous serons reçus comme si nous étions des fils de la nation; mon père est sage, moi je suis fort, les Kenhas seront heureux de nous recevoir; courage, vieux père, cette patrie d'adoption vaudra peut-être la nôtre.

—France! adieu!" murmura l'inconnu, d'une voix étranglée.

Quatre jours plus tard, ils arrivèrent en effet au village des Kenhas; la réception qui leur fut faite fut amicale.

"Eh bien! dit l'Epervier à son compagnon lorsqu'ils eurent été adoptés selon tous les rites indiens, que pense mon père? N'est-il pas heureux?

—Je pense, répondit mélancoliquement l'autre, que rien ne peut rendre à l'exilé la patrie qu'il a perdue."

IX

Fleur-de-Liane

Cependant des jours, des mois, des années, s'écoulèrent; le Bison-Blanc, puisque tel était le nom sous lequel l'inconnu était seul désigné, semblait avoir renoncé complètement à cette patrie qu'il lui était défendu de revoir jamais. Il avait adopté complètement les coutumes indiennes, s'était identifié à ces moeurs étranges, et, grâce à sa sagesse, il avait su tellement se concilier l'estime et le respect de la nation kenha, qu'il était parvenu à compter au nombre de ses sachems les plus vénérés.

L'Epervier, après avoir donné dans maintes circonstances des preuves irréfragables de son courage et de ses talents militaires, avait conquis de son côté une belle et honorable place dans la nation.

Si pour une expédition dangereuse il fallait un chef éprouvé, toujours il était choisi par le conseil des sachems, car on savait que le succès couronnait toujours ses entreprises.

L'Epervier était un homme d'un sens droit, qui avait compris de suite la valeur intellectuelle de son ami européen; docile aux leçons du vieillard, il n'agissait jamais, dans quelque circonstance que ce fût, sans avoir pris son avis, et toujours il se conformait aux sages conseils de cette rare intelligence; aussi, bien lui en avait pris, et il n'avait pas tardé à récolter les bénéfices de cette conduite adroite.

Aussi, lorsque deux ans après s'être marié à une jeune fille kenha, toujours d'après les avis de son ami, lorsque sa femme le rendit père d'un garçon, il le prit dans ses bras et le présenta au vieillard en lui disant d'une voix émue:

—Mon père le Bison-Blanc voit ce guerrier, il est son fils, mon père en fera un homme.

—Je le jure, répondit le vieillard d'une voix ferme.

Lorsque l'enfant fut sevré, le père tint la promesse qu'il avait faite à son ami et lui donna son fils, en s'engageant à le laisser libre de l'élever comme bon lui semblerait.

Le vieillard, rajeuni par l'espoir de cette éducation qui lui donnait la perspective de faire, à une époque donnée, un homme selon son coeur de cette chétive créature, accepta avec joie cette mission difficile.

L'enfant avait, de ses parents, reçu le nom de Natah-Otann, nom significatif pour tous, puisque c'est celui que porte l'animal le plus redouté des habitants de l'Amérique du Nord, l'ours gris.

Le Bison-Blanc se jura intérieurement que le jeune homme ne démentirait pas l'espoir que son père semblait avoir placé en lui.

Le Bison-Blanc était un fils du dix-huitième siècle, il résolut d'expérimenter sur cette jeune intelligence, qui lui était confiée sans contrôle, le système préconisé par Jean-Jacques, dans "Emile".

Natah-Otann fit des progrès rapides sous la férule du Bison-Blanc.

Le vieillard avait avec lui quelques livres, qui lui servirent à donner à son élève une éducation fort étendue et une érudition peu commune.

On vit alors ce fait étrange d'un Indien, qui tout en suivant exactement les coutumes de ses pères, en chassant et en combattant comme eux, et sans avoir jamais quitté sa tribu, était cependant un homme distingué, qui n'aurait été déplacé dans aucun salon européen, et dont la vaste intelligence avait tout compris, tout apprécié, tout développé.

Chose singulière, Natah-Otann, dès qu'il fut devenu un homme, loin de mépriser ses compatriotes plongés dans l'abrutissement et l'ignorance la plus complète, se prit au contraire pour eux d'un amour ardent et du violent désir de les régénérer.

Dès ce moment, sa vie eut un but, une pensée, qui fut la préoccupation continuelle de son existence: replacer les Indiens au rang dont ils étaient descendus, en les réunissant, en formant un faisceau et les constituant en une nation grande, forte et libre.

Le Bison-Blanc, confident obligé des pensées du jeune chef, accepta d'abord ces projets avec le sourire sceptique des vieillards qui, revenus de tout, et blasés sur tout, n'ont plus conservé aucune croyance au fond du coeur: il crut que Natah-Otann, sous l'impression du feu de la jeunesse, enthousiaste des grandes choses, comme toutes les âmes généreuses, se laissait entraîner par un mouvement irréfléchi dont il reconnaîtrait bientôt la folie.

Mais lorsqu'il eut été à même d'apprécier combien ces idées étaient enracinées dans le coeur du jeune homme, qu'il le vit se mettre résolument à l'oeuvre, alors le vieillard trembla, il eut peur de son ouvrage, il se demanda s'il avait eu bien réellement le droit d'agir comme il l'avait fait, s'il n'avait pas eu tort de développer dans d'aussi énormes proportions cette intelligence d'élite, qui seule, et sans autre appui que sa volonté, allait entreprendre une lutte dans laquelle elle succomberait infailliblement.

Cet homme, qui dans sa jeunesse, pendant les orages d'une révolution terrible, avait, sans froncer le sourcil, vu tomber autour de lui les hommes comme des épis mûrs, qui, pour assurer le triomphe de ses idées, n'avait pas craint de porter une main sacrilège sur les choses les plus saintes et les plus révérées, cet homme enfin, qui, chargé de la haine de milliers d'individus, de la réprobation presque générale, forcé de se cacher comme un malfaiteur, poursuivi par une réaction puissante et implacable, levait fièrement la tête et disait, en mettant sur sa large poitrine sa main nerveuse: "J'ai fait mon devoir; ma conscience ne me reproche rien, parce que mes mains sont pures et mon coeur est resté fort!" Cet homme frémit en songeant aux conséquences incalculables des idées qu'il avait, comme en se jouant, inoculées au jeune homme.

Il comprit que cette éducation, en complet désaccord avec celle des individus qui l'entouraient, devait infailliblement causer la perte de Natah-Otann.

Alors il chercha à démolir de ses propres mains l'édifice qu'avec tant de peine il avait construit, il voulut tourner vers un autre point l'ardeur qui dévorait son élève, donner un autre but à sa vie en changeant ses projets. Il était trop tard, le mal était sans remède: Natah-Otann en voyant son maître se démentir ainsi, le battait avec ses propres armes et l'obligeait à courber tout confus son front rougissant sous les coups de l'impitoyable logique que lui-même avait enseignée à son élève.

Natah-Otann était un composé bizarre de bien et de mal, chez lui tout était extrême: parfois les plus nobles sentiments semblaient résider en lui: il était bon, généreux; puis tout à coup, dans une autre circonstance, sans qu'il fût possible d'expliquer pourquoi il agissait ainsi, sa férocité et sa cruauté acquéraient des proportions gigantesques qui épouvantaient les Indiens eux-mêmes.

Cependant il était généralement bon et doux pour ses compatriotes qui, sans en connaître la cause, mais subissant à leur insu son influence magnétique incontestable, le redoutaient et tremblaient à une parole tombée de ses lèvres ou à un simple froncement de ses sourcils.

Les blancs, et surtout les Espagnols et les Américains du nord, étaient les ennemis implacables de Natah-Otann; il leur faisait une guerre sans pitié ni merci, les attaquant partout où il pouvait les surprendre, et faisant expirer dans les plus terribles tortures ceux qui, pour leur malheur, tombaient entre ses mains.

Aussi sa réputation était-elle grande dans les prairies, l'effroi qu'il inspirait était extrême: déjà plusieurs fois les Etats-Unis avaient cherché à se débarrasser de ce redoutable et implacable ennemi, mais tous les projets avaient échoué, et le chef indien, plus audacieux et plus cruel que jamais, se rapprochait peu à peu des frontières américaines, régnait sans contrôle au désert dont il était roi absolu, et parfois venait, le fer et la flamme à la main, jusqu'au milieu des cités de l'Union réclamer le tribut qu'il prétendait lever quand même sur les blancs.

Que l'on ne nous taxe pas d'exagération: tout ce que nous rapportons ici est de la plus scrupuleuse exactitude, et si parfois nous dénaturons les faits, c'est plutôt afin de les amoindrir; si nous voulions soulever l'incognito qui voile nos personnages, bien des gens reconnaîtraient du premier coup et certifieraient la vérité de ce que nous avançons.

Une horrible scène de massacre dont Natah-Otann avait été l'auteur avait surtout soulevé contre lui l'indignation générale.

Voici les faits:

Une famille américaine, composée du père, de la mère, de deux fils d'une douzaine d'années, d'une petite fille de trois ou quatre ans et de cinq domestiques, avait quitté les Etats de l'ouest dans l'intention d'exploiter une concession qu'elle avait achetée sur le haut Missouri.

A l'époque où se passent les événements que nous rapportons, les pas des blancs foulaient bien rarement ces parages laissés entièrement au pouvoir des Indiens, qui les parcouraient dans tous les sens et, avec quelques chasseurs métis et canadiens, étaient les seuls maîtres de ces vastes solitudes.

A leur départ des défrichements, leurs amis avaient averti les émigrants de se tenir sur leurs gardes; on leur avait conseillé même de ne pas s'aventurer en aussi petit nombre dans ces déserts, d'attendre d'autres émigrants, qui bientôt devaient se réunir pour se diriger du même côté, en leur faisant observer qu'une caravane de cinquante ou soixante individus déterminés en imposerait facilement aux Indiens, et passerait saine et sauve au milieu d'eux.

Le chef de cette famille américaine était un vieux soldat de la guerre de l'Indépendance, doué d'un courage de lion et d'un entêtement véritablement britannique; il répondit froidement à ceux qui lui donnaient ces conseils, que ses domestiques et lui suffisaient amplement pour tenir tête à tous les Indiens des prairies, qu'ils avaient de bons rifles, des coeurs fermes, et qu'ils arriveraient à leur concession malgré tout.

Puis il fit ses préparatifs en homme qui, une fois sa résolution prise, n'admet pas de délais, et il partit au milieu des signes de désapprobation de ses amis, qui lui pronostiquaient des malheurs sans nombre.

Cependant les premiers jours se passèrent assez tranquillement; rien ne vint corroborer les prédictions qui lui avaient été faites.

Les émigrants s'avançaient paisiblement à travers un paysage délicieux, sans qu'aucun indice révélât l'approche des Indiens, qui semblaient être devenus invisibles.

Les Américains sont les hommes qui passent le plus facilement de la prudence extrême à la confiance la plus folle et la plus téméraire. Cette fois encore ils ne se démentirent pas.

Lorsqu'ils virent que tout était tranquille autour d'eux, que nul obstacle ne se présentait sur leur passage, ils commencèrent à rire et à se moquer des appréhensions de leurs amis; peu à peu ils se relâchèrent de leur surveillance, négligèrent les précautions en usage dans les prairies, et en arrivèrent à désirer presque d'être attaqués par les Peaux-Rouges, afin de pouvoir leur faire sentir la force de leurs armes.

Les choses allèrent ainsi pendant près de deux mois, les émigrants n'étaient plus éloignés que d'une dizaine de marches de leur concession sur laquelle il comptaient bientôt arriver.

Ils ne songèrent plus aux Indiens; si parfois il en parlaient entre eux, le soir, avant de se livrer au repos, c'était pour rire des terreurs ridicules de leurs amis, qui se figuraient que l'on ne pouvait faire un pas au désert sans tomber dans une embuscade de Peaux-Rouges.

Un soir, après une journée fatigante, les émigrants s'étaient couchés après avoir placé des sentinelles autour du campement, bien plus par acquit de conscience et afin d'éloigner les bêtes fauves, que pour autre cause.

Les sentinelles, habituées à ne jamais être troublées, fatiguées de leurs travaux de la journée, avaient pendant quelques instants veillé, les yeux fixés sur les étoiles, puis, peu à peu, le sommeil avait appesanti leurs paupières, et elles s'étaient endormies.

Leur réveil devait être terrible.

Vers le milieu de la nuit, une cinquantaine de Pieds-Noirs, guidés par Natah-Otann, glissèrent comme des démons dans l'ombre, s'introduisirent dans le camp en escaladant les retranchements et avant que les Américains pussent saisir leurs armes, ou seulement songer à se défendre, ils furent garottés.

Alors il se passa une scène horrible, dont la plume est impuissante à retracer les effroyables péripéties.

Natah-Otann organisa le massacre, s'il est permis d'employer une telle expression, avec un sang-froid et une cruauté sans exemple.

Le chef de la caravane et ses cinq domestiques furent attachés nus à des arbres, flagellés et martyrisés, tandis que devant eux les deux jeunes garçons étaient littéralement cuits tout vivants à petit feu.

La mère, à demi folle de terreur, s'échappa emportant sa fille dans ses bras; mais, après avoir couru assez longtemps, les forces lui manquèrent, et elle tomba privée de sentiment.

Les Indiens la rejoignirent; la croyant morte, ils dédaignèrent de la scalper; mais ils lui enlevèrent l'enfant qu'elle pressait sur sa poitrine avec une force herculéenne. Cette enfant fut rapportée à Natah-Otann.

"Que faut-il en faire, lui demanda le guerrier qui la lui présentait?

—Au feu," répondit-il laconiquement.

Le Pied-Noir se mit impassiblement en mesure d'exécuter l'ordre impitoyable qu'il avait reçu.

"Arrêtez! s'écria le père d'une voix déchirante, ne tuez pas de cette horrible façon une innocente créature; hélas! n'est-ce pas assez des tortures atroces que vous nous infligez?"

Le Pied-Noir s'arrêta indécis, en interrogeant son chef du regard.

Celui-ci réfléchissait.

"Attendez, dit-il en relevant la tête, et s'adressant à l'émigrant, tu veux que ta fille vive, n'est-ce pas?

—Oui, répondit le père.

—Bien, fit-il, je te vendrai sa vie."

L'Américain frémit à cette proposition.

"A quelle condition? demanda-t-il.

—Ecoute, et pesant sur chaque syllabe, en dardant sur lui un regard qui le fit tressaillir jusque dans la moelle des os, mes conditions, les voici: je suis maître de votre vie à tous, elle m'appartient, je puis à mon gré la prolonger ou l'abréger sans qu'il vous soit possible de vous y opposer; cependant je ne sais pourquoi, ajouta-t-il avec un sourire sardonique, je me sens aujourd'hui en veine de clémence, ta fille vivra. Seulement souviens-toi de ceci: quel que soit le tourment que je t'inflige, la torture que tu subisses, au premier cri que tu pousseras, ta fille sera égorgée, c'est à toi de garder le silence, si tu tiens à la sauver.

—J'accepte, répondit-il. Que m'importent les plus atroces tortures, pourvu que mon enfant vive!"

Un rire sinistre plissa les lèvres du chef.

"C'est bien, fit-il.

—Un mot encore, reprit l'émigrant.

—Parle.

—Accorde-moi une grâce. Laisse-moi donner un dernier baiser à cette pauvre créature.

—Donnez-lui son enfant, commanda le chef."

Un Indien présenta la petite fille au malheureux.

L'innocente, comme si elle comprenait ce qui se passait, jeta ses bras autour du cou de son père en éclatant en sanglots.

Celui-ci, étroitement attaché, ne pouvait que lui prodiguer des baisers, dans lesquels passait son âme tout entière.

Ce spectacle avait quelque chose de hideux, on aurait dit un épisode du sabbat.

Ces cinq hommes attachés nus à des arbres, ces deux enfants se tordant en poussant des cris déchirants sur des charbons ardents et ces Indiens impassibles, éclairés d'une manière sinistre par les reflets rougeâtres des flammes du brasier, complétaient le plus épouvantable tableau que jamais l'imagination la plus folle d'un peintre ait pu inventer.

"Assez! dit Natah-Otann.

—Un dernier don, un dernier souvenir."

Le chef haussa les épaules.

"A quoi bon? fit-il.

—A me rendre moins cruelle la mort que tu me réserves.

—Finissons-en, que veux-tu encore?

—Suspends au cou de ma fille cette boucle d'oreille attachée avec une mèche de mes cheveux.

—Est-ce bien tout?

—C'est tout.

—Soit."

Le chef s'approcha, ôta de l'oreille droite de l'émigrant l'anneau d'or qui la traversait, coupa avec son couteau à scalper une mèche de ses cheveux, et se tournant vers lui avec un rire sardonique,

"Ecoute bien, lui dit-il, tes compagnons et toi vous allez être écorchés vifs, c'est avec un lambeau de ta peau que je ferai le sac et la lanière qui serviront à suspendre tes cheveux et ta boucle d'oreille au cou de ta fille; tu vois que je suis généreux, je t'accorde plus que tu ne m'as demandé; seulement rappelle-toi nos conditions."

L'émigrant lui lança un regard de mépris.

"Tiens tes promesses comme je saurai tenir les miennes, bourreau; commence la torture, tu verras mourir un homme."

Les choses s'exécutèrent comme cela avait été convenu.

L'émigrant et ses domestiques furent écorchés vifs devant les pauvres enfants qui rôtissaient à leurs pieds.

L'émigrant supporta le supplice avec un courage devant lequel le chef lui-même s'inclina avec admiration. Pas un cri, pas une plainte, pas un soupir ne sortirent de sa poitrine saignante: il fut de granit.

Lorsque toute la peau lui fut enlevée, Natah-Otann s'approcha de lui: le malheureux n'était pas mort.

"Tu es un homme, lui dit-il, meurs satisfait, je tiendrai la promesse que je t'ai faite."

Et ému sans doute par un sentiment de pitié pour tant de constance, il lui brûla la cervelle.

Cet horrible supplice avait duré quatre heures. (Cette scène est rigoureusement historique.—L'auteur.)

Les Indiens pillèrent et saccagèrent tout ce que possédaient les Américains; ce qu'ils ne purent emporter, ils le brûlèrent.

(A suivre)

PAS DE COMMERCE SANS PUBLICITÉ

Si vous avez quelque chose à vendre, faites une annonce.

Si vous avez quelque chose à acheter, faites une annonce.

Et vous recevrez toujours des offres avantageuses, car il y a quelque part quelqu'un qui, comme vous, cherche à vendre ou à acheter.

ONCLE SAM PAIE CHER POUR SA PETITE ARMÉE

Washington.—La Chambre a envoyé au Sénat le bill des crédits d'une armée de 118,750 hommes. Le budget de l'armée américaine ainsi voté par la Chambre basse atteint $357,000,000.

TRIBUNE LIBRE

Il est bien entendu que, si nos colonnes sont ouvertes à tous les Canadiens-Français, à condition que leurs lettres soient utiles,— et nous nous réservons le droit de juger de leur utilité,—néanmoins nous laissons aux auteurs toute la responsabilité de leurs écrits. De plus chaque correspondance doit porter le nom et l'adresse réels de l'envoyeur, de façon que nous soyons certain de sa bonne foi.

Tribune Libre

M. le Rédacteur de L'Union.

Cher monsieur,

J'ai lu, sans en être autrement surpris (quand on sait; et c'est si naturel) la lettre relative à votre journal que vous adresse le directeur du Grand Séminaire d'Edmonton. A cette lettre la rédaction s'engageait à répondre. Pour être "short" la lettre du Rév. B. J. Kennedy n'est pas précisément "sweet" puisque: "in cauda"... le venin. Vous n'aurez pas à vous disculper d'affirmations toutes gratuites puisqu'on émet aucun de vos prétendus énoncés susceptibles d'attirer sur vous les foudres du ciel. Néanmoins tous vos lecteurs vous seront obligés de faire non seulement un commentaire; mais encore une exacte "mise au point."

La mentalité du nouveau directeur du séminaire diocésain ne nous était point encore connue. Bien que "fidèles" nous sommes les profanes. Toutefois, à la teneur de la missive par vous reçue, si exiguë qu'elle puisse être, on la peut mesurer à l'aune. S'il ne nous paraît pas avoir, ce supérieur d'étudiants ecclésiastiques, toute la simplicité de la colombe évangélique nous estimons qu'il a certainement toute la prudence du serpent. Ce monsieur a des craintes. Si ce n'était que des craintes!... mais, cette persuasion du scandale pour ces âmes d'étudiants timorés dont il a charge! C'est quelque chose de terrible!

Qu'on se rassure néanmoins; car, ce serait regrettable, Monsieur l'Editeur, qu'on vous fît prendre des vessies pour des lanternes. Il n'est personne parmi les catholiques, quelle qu'en soit la nationalité, qui soit, je ne dirai pas: assez bête, mais: assez peu instruit pour ne pas être persuadé également que si votre journal "avait attaqué l'autorité de l'Eglise," je ne dis pas: chroniquement, mais: une seule fois il y a "belle lurette" qu'il aurait été interdit.

Qu'on se rassure. De ce que l'on a lu de votre journal dans le passé le Dogme et la Morale n'ont rien à craindre. Que vos sympathies personnelles n'aillent pas à certains Irlandais, "mean" de caractère, ça n'a aucune espèce d'importance. La pierre fondamentale de l'Eglise n'en sera pas ébranlée. Cette pierre est où est Pierre. A votre Roi seul vous devez l'allégeance; mais sans trahir votre patrie le Canada Français vous ne sauriez étouffer en vous la voix du sang. Et, qui pourrait vous en blâmer? Seul, l'émigré qui, avec sa langue a perdu sa foi.

Les attaques de votre journal "on Church authority!" Oui, parlons-en, Monsieur le rédacteur. L'autorité de l'Eglise ne s'exerce que pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien des âmes. En regard de cette autorité de l'Eglise il peut y avoir, non pas pour cette autorité elle-même, mais chez ceux qui la représentent cette autorité de l'Eglise, des **abus d'autorité**, des abus assez graves parfois. Ce sont ces abus d'autorités qui peuvent nuire à bien des âmes. Ces abus là sont les **véritables scandales** des faibles.

Ce doivent être, cher monsieur, quelques abus de ce genre que L'Union a stigmatisés. Nous, les petits et les faibles que l'autorité de l'Eglise, notre Mère, protège, et qui pensons que "la vérité nous délivrera," proposons donc humblement puisqu'il paraît n'en être plus ainsi, que, pour garder l'innocence de ses séminaristes dans sa verte fraîcheur, le Rév. B. J. Kennedy interdise à tout jamais dans le St. Joseph's Seminary d'Edmonton l'étude de l'Histoire de l'Eglise.

Bien à vous,

C. LEBONSAN.

Tribune libre

Edmonton, Alta
le 30 janvier, 1927

M. le Rédacteur de L'Union,

Votre dernier numéro livre au public une lettre du R. Père M. J. Kennedy, interdisant l'entrée du "St. Joseph's Seminary" au journal **L'Union**. Cette lettre me semble exhaler une forte odeur de remugle et n'exprimerait donc pas un sentiment nouvellement né.

Mais ce qui m'intrigue est la nouvelle appellation du séminaire. C'était bien jusqu'ici, n'est-ce pas, le "Séminaire de Marie Immaculée." Je ne suis ni professeur d'étiquette ni docteur en protocole ecclésiastique, à d'autres que moi aussi de baptiser les établissements religieux. Cependant je considère que saint Joseph n'aurait pas boudé si l'on n'avait pas si vite effacé du séminaire le souvenir de ses fondateurs qui ont voulu honorer la Vierge Immaculée en prenant son nom.

CANADIEN

Tribune Libre

Ce journal (**L'Union**), on n'en veut pas, je vous l'ai déjà dit il y a 5 ans.

S'il vous plaît gardez-le chez vous.

J. N. COTÉ,
Morinville.

N.D.L.R. — Ça c'est un canadien!

Tribune Libre

Aubigny, Man, 28 jan., 1927

M. le Directeur:

Auriez-vous l'obligeance de publier cette petite annonce qui rendrait un immense service à votre dévoué serviteur et collaborateur, ainsi qu'à nombre de correspondants qui se plaignent du retard occasionné depuis deux mois par ce changement d'adresse.

"Je ne fais plus partie du "Bureau de Colonisation du Gouvernement fédéral, à 353 Craig Ouest Montréal." Tout en m'occupant plus que jamais de "colonisation et d'organisation à domicile," je remplace M. l'abbé A. Beaudry, curé ici à Aubigny, Man., pendant son absence en voyage dans la Province de Québec. Il va de soi que ce dernier s'occupera dans ses visites de donner tous les renseignements aux personnes désireuses de venir s'établir au Manitoba. Je me ferai, comme le passé, un plaisir et un devoir de répondre à toute demande d'informations sur l'Ouest, et soit dit en passant, c'est le meilleur temps d'y venir.

Merci d'avance et veuillez me croire toujours,

Votre tout dévoué,
J. A. NORMANDEAU, ptre.
Aubigny, Man.

Tribune libre

Nos aspirations nationales

On n'est jamais plus esclave que lorsqu'on se croit libre sans l'être. (Goethe.)

Jusqu'ici le peuple canadien n'a connu que l'éthique paralysante de l'obéissance, de la révérence, de l'humilité, de la sujétion, du devoir, de la loyauté, tantôt à une dynastie, tantôt à une autre. Tacitement, sans énergie, nous laissons notre colonialisme abject suivre à l'aventure un impérialisme pantagruélique et visionnaire comme le sont et l'ont toujours été, sans exception, tous les autres. Sujets nous sommes nés et sujets l'on désire et l'on veut que nous demeurions. D'autres ont toujours pensé et su mieux que nous ce que la Destinée devait nous réserver.

"And love the country that bore you but the Empire best of all," (Reader IV, page 49.)

La jeunesse de nos écoles apprend à subordonner, à éliminer même, l'amour qu'elle doit à sa Patrie, à une loyauté supposée due à une monarchie impériale, qui pompeusement prétend détenir ses pouvoirs, ses prérogatives, ses "vested rights, by the Grace of God," tout en étant la grande Défenderesse d'une Faith quelconque.

Dire que c'est avec de telles supercheries que notre jeunesse canadienne est bernée en plein vingtième siècle.

Pour renchérir là-dessus, la supposée nation pseudo-indépendante canadienne vient d'apprendre récemment, chose ineffable, que de fille bien-aimée d'une bellemère non moins attendrissante et dévouée, elle est devenue par métamorphose, grâce à la dernière conférence impériale, une nationsoeur de sa belle-mère.

L'exploit de la cuisse de Jupiter est non seulement surpassé mais il est entièrement éclipsé.

Credo quia absurdum est. Notre loyauté est due à une royauté qui **règne** mais qui ne **gouverne** pas. Et pourtant, c'est en son nom et c'est pour elle surtout, qu'en temps de paix, comme en temps de guerre, notre jeunesse doit toujours être prête à verser son sang.

Mânes de Washington, de Lafayette, de Franklin, de Jefferson, fuyez vers les horizons de l'oubli.

Pendant combien de temps encore, allons-nous nous laisser berner par de telles fumisteries et nous laisser guider par de telles pusillanimités.

Quand donc surgira notre kuomingtong pour nous annoncer des directives conformes à nos aspirations purement nationales, i.e. conformes à la destinée de notre pays.

Canada first and Canada alone, telle devrait être notre devise.

Entre l'impérialisme et le nationalisme il n'y a point de juste milieu. Le temps est arrivé de faire notre choix, les événements actuels qui se passent en Chine le prouvent. Lequel des deux devons-nous choisir?

Simon de MONTFORT.

UNE NOUVELLE GUERRE

Milwaukee, Wis.—"Si les Etats-Unis continuent leur actuelle campagne pour devenir la puissance économique dominante du monde et ne participent pas à la politique mondiale, le danger d'une autre guerre plus horrible est imminente." Voilà ce qu'a dit au représentant de l'"United Press", dans une interview, M. Kirby Page, de New-York, éditeur du journal "The World Tomorrow." M. Page, auteur de plusieurs livres sur l'économie politique, assiste, à Milwaukee, à la conférence nationale des étudiants. Il est bien connu dans tout le pays.

M. Page s'est exprimé ainsi: "Les États-Unis deviennent graduellement plus haïs et redoutés dans toutes les parties du monde. Politiquement, le pays se détache des problèmes internationaux, mais, économiquement, il se met complètement dans les affaires du monde. Cela ne peut que soulever des craintes et si l'Amérique continue à marcher comme elle le fait maintenant vers la domination économique, il y aura probablement bientôt une autre guerre."

M. Page calcule que, si les États-Unis maintiennent leur politique actuelle, la dette étrangère sera portée à $50,000,000,000 en 1950. Il ajoute que les États-Unis, qui se détachent de plus en plus des problèmes étrangers, deviendront dans vingt-cinq ans, un sinistre objet de haine pour les peuple du monde.

L'EX-IMPÉRATRICE CHARLOTTE EST MORTE

Bruxelles.—Charlotte, ex-impératrice du Mexique, est morte à l'âge de 86 ans, au château d'Eau de Bouchon.

Charlotte (Marie-Amélie, Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine), était née à Laeken (1840), fille de Léopold 1er, roi des Belges, et de Louise d'Orléans. Elle épousa (1857) l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche. En 1860, l'archiduc revint malade du Brésil; sa constitution fut affaiblie sans espoir de guérison et son caractère s'altéra. La vie de l'archiduchesse en fut attristée pour toujours. En 1864, Maximilien devint empereur du Mexique. En 1866, après les premiers revers, l'impératrice retourne en France, pour demander à Napoléon III de continuer à soutenir Maximilien. Elle échoua; cette déception troubla son intelligence, et, à Rome, où elle se rendit peu après, sa folie devint complète. Elle se retira à Miramar en Autriche, puis au château de Laeken, près de Bruxelles.

Son mari, devenu empereur du Mexique, tenta vainement des réformes. Abandonné par Napoléon III en 1867, il fut pris à Queretaro et fusillé.

LLOYD GEORGE RESTE LE SEUL MAITRE

Londres.—La démission en bloc du comité des directeurs de l'aile du parti libéral qui avait pour chef M. Asquith a donné à l'expremier ministre Lloyd George le contrôle absolu de toute l'organisation du parti.

Ses partisans attendent maintenant de lui qu'il y infuse du sang nouveau pour remplacer les énergies perdues au cours des dernières années. Le vicomte Grey, Sir William Plouder, Sir Robert Hudson et Lady Violet Bonham, tous partisans fidèles de Lord Oxford et Asquith sont au nombre de ceux qui ont envoyé leur démission pour se conformer au vote récent qui les en priait.

Le comité d'organisation avait réaffirmé son désir d'accepter l'offre de 1,300,000 livres ajoutées au 140,000 déjà promises par M. Lloyd George pour aider au fonds électoral du parti. M. Lloyd George y a mis comme condition qu'il garderait le contrôle de l'argent fourni par lui ou ses bailleurs de fonds.

UN VOLUME A MÉDITER

Pour commémorer le dixième anniversaire de fondation de l'Action Française de Montréal, M. l'abbé Lional Groulx vient de réunir quelques uns des vigoureux plaidoyers qu'il a faits depuis dix ans sur notre "action intellectuelle", sur "l'amitié française d'Amérique", sur "nos devoirs envers la race."

Ce volume de deux cents soixante-quinze pages, contient aussi les paroles prononcées à Québec lors du Congrès de la Langue Française en 1912, ce sont les pages que l'on aimera le plus peutêtre à relire aujourd'hui, vu la personnalité de l'auteur à la fois littérateur, historien et homme d'action.

La lecture de ces pages anciennes attestent que l'auteur de Dix ans d'Action Française savait unir dès cette époque, un intellectualisme puisant sa force d'expression à la source française, à une conviction solide et sensée, et la rendre canadienne par les idées émises.

La Librairie d'Action Française marque le dixième anniversaire d'existence de son oeuvre doctrinale et de patriotisme réfléchi, en présentant à sa sympathique clientèle, une vigoureuse synthèse d'un des meilleurs écrivains de l'heure.

En vente à la Librairie d'Action Française, 1735, rue S.-Denis, Montréal.—Prix 75 sous.

Albert Lévesque.

LA PROVINCE DE QUÉBEC A BEAUCOUP CONTRIBUÉ AU DÉVELOPPEMENT DU PAYS

Le président de l'Université de l'Alberta fait son éloge

Ottawa.—Le Dr H.-M. Tory, principal de l'Université d'Alberta et président du bureau des recherches nationales du Canada, a déclaré que "la province de Québec a beaucoup contribué au développement du Canada, en utilisant ses ressources naturelles. On doit regarder le Canada comme une unité morale, tous ceux qui respirent l'air du Canada sont des Canadiens."

Le Dr Tory avait choisi pour sujet de causerie: "Le Canada, l'optimiste, le pessimiste." Optimiste dans la force du mot, le Dr Tory après avoir parlé du Canada, de ses richesses naturelles, insista sur l'unité nationale pour le développement du pays. La proce de Québec a contribué au développement du Canada en utilisant ses ressources naturelles. Maintenant, nos chemins de fer de l'est à l'ouest du pays viennent faciliter le transport dans les prairies, comme dans les endroits miniers, aux Canadiens de savoir exploiter, toutes ces richesses et dans 25 ans, le Canada pourra rivaliser avec les grands pays d'Europe.

Le Dr Tory a fait un pressant appel en faveur d'une plus grande unité parmi les Canadiens.

Hommage à Québec

Le Dr Tory demanda aux personnes présentes si elles pensaient que le peuple français appartint à cette race virile qui rend la civilisation possible. Regardez à Québec, dit-il. Nous reconnaissons l'arbre à son fruit. Il en est de même pour les hommes. Si l'on juge par sa mentalité, le peuple de Québec doit occuper un rang élevé. Parfois, nous de la race anglaise, nous critiquons nos concitoyens français. Ici le Dr Tory fit un éloquent plaidoyer en faveur de l'esprit d'unité entre les races anglo-saxonne et française en Canada. Nous voulons, dit-il, un peuple canadien uni et qui tienne un haut rang parmi les nations civilisées.

Le conférencier fit ensuite une revue des richesses du Canada. Bien que la dette nationale soit grande, notre richesse par capita après déduction de notre dette, nous place au premier rang après les Etats-Unis, en fait de richesse individuelle.

Pratiquons le "fair play" et soyons animés du sens de la justice, dit le Dr Tory en terminant.

Si vous avez quelque chose à vendre, faites une annonce.

Si vous avez quelque chose à acheter, faites une annonce.

Et vous recevrez toujours des offres avantageuses, car il y a quelque part quelqu'un qui, comme vous, cherche à vendre ou à acheter.

LAFAYETTE L'EMBRASSA

Le Puy.—Mme Catherine Gaillard, doyenne des centenaires de France, qui fut embrassée il y a un siècle, par Lafayette est morte, à l'âge respectable de 109 ans, à Lempdes, petit village des environs du Puy.

L'activité déployée par Mme Gaillard jusqu'à son dernier jour faisait l'étonnement et l'admiration de tout le pays. Elle chantait, dansait, aimait la bonne chère et les vins vieux, et lisait régulièrement son journal sans lunettes.

Lafayette était son idole. Fillette de 9 ans à l'époque, elle remit au général un bouquet de fleurs un jour qu'il était venu à Issoire, au cours de sa campagne électorale. Le général la prit, paraît-il dans ses bras, et l'embrassa sur les deux joues, incidents qu'elle racontait toujours avec un nouveau plaisir.

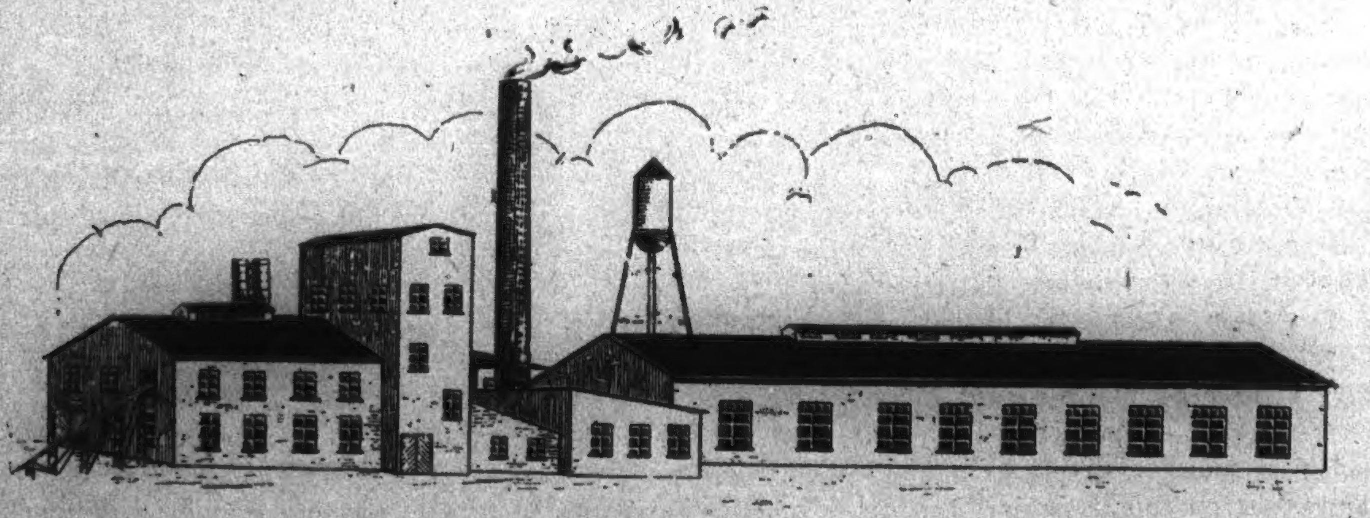
"MONTMARTRE SE MEURT"

Paris.—"Montmartre se meurt! Montmartre est mort!" déclarent les propriétaires des nombreux établissements de la Butte, chers aux touristes des pays à change élevé, en quête de plaisirs. Mais la hausse du franc a changé les choses, et beaucoup de salles de danse et de restaurants se trouvent désertés par cette riche clientèle.

La brusque chute du dollar, de cinquante à vingt-cinq francs, a semé le deuil dans Montmartre. Les établissements qui, auparavant, demeuraient ouverts toute la nuit ferment maintenant à une heure du matin, par suite de l'absence de clients, et les orchestres de jazz semblent être atteints de mélancolie.

L'association des propriétaires de cafés a tenu une réunion pour envisager les mesures nécessitées par le mauvais état des affaires.

Dix établissements, des plus prospères jusqu'à maintenant, ont déjà fermé leurs portes.



La gravure ci-dessus représente la future usine de la Compagnie du Papier de Paille du Canada, Limitée, d'après les plans de M. John Bache-Wiig, co-inventeur du procédé et ingénieur de la Cie. On croit que la construction commencera au début d'avril.

M. Bache-Wiig, dans une entrevue, a dit que lorsque l'usine commencera à produire, elle mettra en valeur bon nombre des ressources naturelles de l'Alberta, car elle consommera environ 600,000 livres de sel, venant de Fort McMurray, et 900,000 livres de sulphate de soude provenant soit du nord, soit du centre de la province. La consommation de charbon sera d'environ 40 tonnes par jour, soit près de 12,000 tonnes par an venant des mines d'Alberta.

L'usine emploiera à peu près 12,000 tonnes de paille par an, la transformant en produit commercial au lieu de la gaspiller comme l'on a fait jusqu'ici.

M. Bache-Wiig estime que l'usine produira 6,000 tonnes de papier par an dont la vente ajoutera environ un demi-million de dollars à la prospérité de l'Alberta.

Cent ouvriers y seront employés toute l'année auxquels la Cie paiera annuellement au moins $150,000.

M. Bache-Wiig estime que la construction de cette usine est le premier pas d'une entreprise industrielle qui, avec le progrès, transformera toute la paille aujourd'hui perdue en papier utile.